

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 317 - Juin - Juillet - Août 2014 - 32^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 5,50 €

MONDE

- EUROPE – EXTRÊMES DROITES ET EUROPHOBES D. Vidal p. 3
LE CHOCOLAT ET LA CROIX GAMMÉE B. Frederick p. 3
UN PÈLERINAGE POSITIF HL p. 3

SOCIÉTÉ / ÉCONOMIE

- I. LA FRANCE, L'ITALIE, LA GRÈCE, L'ESPAGNE
ET LE PORTUGAL NE SONT PAS ASSEZ ENDETTÉS ! JL p. 4
MENACES... LA CIMADE EN DANGER B. Courraud p. 5

HISTOIRE / MÉMOIRE / RÉSISTANCE

- JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE N. Mokobodzki, P. Sarcey p. 6
LES CONSEILS JUIFS I. RETOUR SUR
LE DERNIER DES INJUSTES M. Cling p. 6
ART SPOLIÉ – UNE ENQUÊTE II. F. Mathieu p. 7
UN JUSTE DANS LE TOUR DE FRANCE L. Arrighi p. 7
UNE NAISSANCE À FRESNES - II. Willy S. Gebuhrer p. 8

Cycle 'La Naïe Presse à 80 ans'

- Édition du 20-21/06/1953 - LES ROSENBERG ASSASSINÉS p. 4

POINTS DE VUE

- UN POINT DE VUE JUIF SUR
LE CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN A. Szmulowicz p. 12
TRISTESSES POUR LE JUDAÏME FRANÇAIS H. LEVART p. 5

LITTÉRATURE

- LES THIBAUT... LE POIDS DE LA LITTÉRATURE
DANS LA VIE D'UN HOMME J. Lewkowicz p. 9
LE VOYAGE EN ORIENT D'UN ISRAËLIEN... G.-G. LEMAIRE p. 9

CULTURE

- CINÉMA : ENTRETIEN AVEC AMOS GITAI,
FILM 'ANA ARABIA' L. LAUFER p. 10
THÉÂTRE : LES 3 SŒURS, GAUDEAMUS, CYRANO... S. ENDEWELT p. 11

N'ATTENDONS PAS QU'IL SOIT TROP TARD POUR AGIR QUAND ON ATTEND, C'EST TOUJOURS TROP TARD !



L'unique photo de presse de la rafle du Vel' d'Hiv' DR/Couv. Vel'd'Hiv', Ed. Archipel/rue des Archives-PVDE

10 mai, Journée nationale de commémoration de l'abolition de l'esclavage. Un maire s'est pourtant refusé à la commémorer, à Villers-Cotterêts où mourut un ancien esclave de Saint-Domingue, le général Dumas, père d'Alexandre Dumas entré au Panthéon en 2002. Or, c'est depuis le 10 mai 2001 que le Parlement a adopté la loi Taubira promulguée par Jacques Chirac "reconnaissant la traite négrière transatlantique et l'esclavage"... **28 mai 2014, mort de Christine Daure-Serfaty** : Avec son époux, elle n'a pas attendu, Christine qui rejoint l'admirable Abraham Serfaty, l'un de ces juifs communistes d'Afrique du Nord qui tel Henri Alleg, se sont battus pour l'indépendance de leur patrie. Son départ remet à l'ordre du

jour le sujet quasi tabou de la monarchie marocaine abordé par Gilles Perrault en 1990 dans *Notre ami le roi*. Christine Daure-Serfaty publiait en 1992, *Tazmamart, une prison de la mort au Maroc*. **20 juin 1944. Assassinat de Jean Zay.** Et les nostalgiques de Pétain protestent contre son entrée au Panthéon, comme ceux de l'OAS celle de Germaine Tillion ! **16-17-18 juillet 1942. La rafle du Vel' d'Hiv'.** François Hollande, lors du 70^e anniversaire de la Rafle le rappelle : *La vérité, c'est que la police française, sur la base de listes qui avaient été établies, s'est chargée d'arrêter des milliers d'enfants et de familles.* Certains policiers prévenant les familles la veille n'avaient pourtant pas attendu... **25 août 1944. Paris se libère.** Le général de Gaulle non plus n'avait pas attendu, dont certains d'entre nous se rappellent le discours : *"Nous sommes ici chez nous dans Paris levé, debout pour se libérer et qui a su le faire de ses mains. ... Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière : c'est-à-dire de la France qui se bat".* ■

JACQUES LEWKOWICZ

IL Y A UNE CLÉ POUR UN AVENIR !

Editorial

Marine Le Pen, parlant publiquement au soir des élections européennes du résultat de son parti, a déclaré : « *Le peuple s'est exprimé* ». On décèle dans ce raccourci la caractéristique fondamentale du FN : la volonté de tromper ceux qui l'écoutent. Car enfin, que représente ce score ? Tout juste 10 % des inscrits, chiffre déjà atteint lors des élections de 2012. Plus d'un électeur sur deux – 55% – a boudé les urnes. Ainsi, le FN n'est fort que de la faiblesse de ceux qui devraient s'opposer à lui mais choisissent de provoquer l'abstention par leur choix.

Le *Conseil National de la Résistance* (CNR) créé le 27 mai 1943 souhaitait établir après la Libération un État démocratique, jouissant d'une autorité incontestée parce qu'il échapperait aux puissances d'argent et garantirait ainsi la pérennité des services publics, de l'accès à l'éducation, de l'emploi, du logement et des soins médicaux, d'une vie décente jusqu'à la fin. Abandonner cette orientation et nous proposer, en échange de tels objectifs, comme but unique, la « compétitivité » des entreprises, autre nom donné à la volonté d'enrichissement maximum et immédiate

des détenteurs de capitaux financiers, c'est être faible face au FN. Car le résultat de ce choix est déjà connu. Il provoque depuis trente ans le démantèlement des services publics, les licenciements boursiers, la baisse du pouvoir d'achat, l'absence d'avenir pour des millions de jeunes, la corruption, l'indifférence et le mépris vis-à-vis des plus démunis et la dictature des détenteurs des capitaux financiers. C'est tout cela qui a conduit une partie du peuple français à s'abstenir de voter ou pire, à voter Front National. Les mêmes causes sont allées jusqu'à permettre l'effroyable élection de députés néo-nazis en Allemagne et en Grèce qui siègeront désormais au Parlement européen (voir p.3).

Ainsi, s'il y a une leçon à tirer, ce n'est pas celle d'un pessimisme peureux qui aboutirait à rechercher un abri contre le danger par renoncement aux principes démocratiques, progressistes, que ce soit sous forme de la réédition d'un quelconque « vote utile » sans aucun projet positif pour satisfaire les besoins populaires ou celui d'une fuite vers des terres lointaines. C'est, plutôt, la leçon d'une mise en œuvre, renouvelée par les préoccupations

de notre époque, des principes du CNR. Mais pour ce faire, on ne peut compter sur aucune délégation de pouvoir. C'est de l'implication de chaque citoyen dans le mouvement social, dans sa protestation publique et sa revendication que surgira la voie d'un renouvellement démocratique de la France. Notre pays peut et doit retrouver une espérance collective dès lors que l'horizon sera dégagé par un projet publiquement discuté, qui réponde aux aspirations de notre temps et rompe avec les politiques d'austérité. Face à la gravité des actes antisémites et, plus généralement, des actes d'exclusion de l'autre, un sursaut est nécessaire. Il serait illusoire de croire qu'il viendrait d'un quelconque repli au sein de quelque communauté que ce soit qui cultiverait une protection égoïste. Il viendra nécessairement de l'union de tous ceux qui ne conçoivent l'avenir autrement que dans la solidarité des femmes et des hommes qui entendent vivre de leur travail. La solidarité agissante en vue de la lutte pour la justice sociale et l'émancipation de tous, telle est la clé de l'avenir, directement issue de l'expérience de nos aînés. ■

CARNET

Chère Renée, alors que nous venons d'apprendre la mort de ton frère Simon, nous tenons à te témoigner toute notre sympathie à toi, à ta sœur Cécile et à ta famille. Les équipes de l'**UJRE** et de la **PNM**.

Dernière minute : Au moment de mettre sous presse, la PNM apprend avec chagrin la mort de notre ami **Michel Sablic** et adresse à son épouse, à ses fils Laurent et Didier et leurs familles, à ses proches ses sincères condoléances. Nous reviendrons sur le parcours* de cet ami généreux et chaleureux. ■

* évoqué par Samuel Radzynski dans notre n° 303*, à l'occasion de la sortie du livre de Michel: *Un orphelin dans la seconde guerre mondiale : Varsovie, Moscou, Alma-Ata, Jérusalem... Paris !*

Anna APTEKIER-GIELIBTER

nous a abandonnés le 30 mars 2014.

Nous pleurons.
Albert, son époux

Daniel et Pat et Idriss et Mitia et Lili et Sasha
Béatrice et Francis et Baïla
Lolita

ses enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants

Hélène et Marcelle ses belles-sœurs
ses nièces et neveux

Albert et Anna participaient au « 14 rue de Paradis » depuis 1947, ayant alors fréquenté les « Cadets ». L'**UJRE** assure Albert, son époux, la famille et les proches d'Anna de toute sa sympathie dans cette épreuve.

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'**U.J.R.E.**

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Coordination

N. Mokobodzki, T. Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse

postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

La PNM apprend le décès d'**Esther Eidelmann** à l'âge de 90 ans. Adhérente UJRE et abonnée PNM de toujours, marraine de MRJ-MOI, Esther fréquenta les « Cadets » où elle connut son mari dit « Sergent ». La PNM adresse ses sincères condoléances à Gabriel, son fils, à sa famille, à ses proches. ■

AVIS DE RECHERCHE

8 mai 2014. Un mur des Justes est inauguré dans le village de Fourques (Gard). À cette occasion, Béatrice Saltiel recherche l'organisme qui a aidé un enfant marseillais, **Albert Feldman**, à trouver à l'automne 1942 une famille d'accueil dans son village. Les parents d'Albert habitaient à Marseille le vieux quartier près du port, celui qui a été dynamité. Son frère Henri Feldman avait été recueilli à Saint Rémi. Dans l'attente de pouvoir accéder aux archives de l'**UJRE**, un lecteur du journal aurait-il des informations à ce sujet ? Si oui, merci de contacter le journal (lujre@orange.fr ou 01 47 70 62 16) qui transmettra. ■

VIE DES ASSOCIATIONS

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'UJRE

L'après-midi était ensoleillée : c'était de bon augure. L'**UJRE** a tenu son assemblée générale dans une atmosphère aussi fraternelle que tonique. Saluons la présence de nos doyens d'âge : Sigmund Gingold, Paulette Sarcey, Maurice Cling – toujours aussi dynamiques. Le rapport d'activité a été adopté à l'unanimité. Le Bureau a été renouvelé et rajeuni. L'assemblée a salué la diversité de nos activités, dont la moindre n'est pas la publication régulière de la PNM, contact précieux avec ceux qui sont éloignés de la capitale. Il est question d'en augmenter le nombre de pages et – c'est encore à l'étude – d'en modifier le format. Inutile de souligner l'importance d'un magazine juif progressiste dans le détestable climat actuel où nos valeurs subissent de nouveaux assauts. ■ **PNM**

DIMANCHE 22 JUIN - AIMER FAIRE LA FÊTE, AIMER ÊTRE ENSEMBLE !



La « Journée des Associations »*, grand rendez-vous festif et chaleureux avec spectacle musical, stands, animations pour les enfants, revient pour son 10^e anniversaire dans le très beau lieu qui l'avait vu naître : **Le Carreau du Temple !** Lieu chargé de souvenirs, d'émotions, d'anecdotes, de vie... où les associations ashkénazes et sépharades travaillant à transmettre leurs histoires, leurs mémoires, leurs cultures vont se retrouver cette année.

De 11h à 18h, les activités se succèdent dans ce lieu mythique :

- **Exposition de photos** retraçant l'histoire du Carreau

- **Librairie organisée** par Rachel Bleustein et Biblieurope, ventes, signatures d'auteurs.

- **Restauration** proposée par les jeunes du CLEJ et de l'Hachomer Hatzair

- **Kindervinkl** activités pour les enfants

- **Présentation sur plus d'une trentaine de stands**, du travail des associations, au cœur de la vie culturelle juive.

Vous y retrouverez bien sûr vos associations du « 14 rue de Paradis » :

UJRE, MRJ-MOI, AACCE

* A partir de 11h, Carreau du Temple, 4, rue Eugène Spuller, Paris 3^e – Entrée libre sans réservation

LES LIVRES À EMPORTER

Toute l'équipe de la Presse Nouvelle vous souhaite de **BONNES VACANCES !!!**



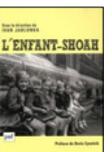
Axel Kahn, Pensées en chemin : Ma France des Ardennes au pays basque

(Éd. Stock, Paris, 2014, 288 p., 19 €) : Le docteur Axel Kahn, généticien célèbre, est aussi un grand randonneur solitaire, dès que ses occupations professionnelles lui en laissent le temps. A 69 ans, il entreprend la traversée à pied de la France, depuis les Ardennes, au nord-est, jusqu'au Pays basque, au sud-ouest, en se fixant une trentaine de km par jour, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il gèle ou qu'il fasse une chaleur écrasante. En chemin, il observe l'état des régions qu'il traverse et aime rencontrer les populations ou leurs représentants, arrivé à l'étape. Dans son dernier ouvrage*, il partage avec le lecteur son émerveillement devant les beautés de la nature et les œuvres des hommes. Son amour de la beauté lui donne la force après 30 km. épuisants et une petite restauration de repartir pour 10 ou 20 km visiter une chapelle ou un monument caractéristique. Il sait nous instruire sur la situation des diverses régions traversées et sur l'état d'esprit de leurs populations. L'auteur nous livre aussi, chemin faisant, diverses réflexions sur la nature humaine. Au final, on est heureux d'avoir rencontré un grand savant, humaniste, préoccupé par les problèmes de son époque. Pour un médecin, quelle santé ! **À lire absolument ! ■ JA**



Ivan Jablonka (dir.), L'enfant-Shoah

(Éd. PUF, 2014, 288 p., 22 €) : Étude pluridisciplinaire préfacée par Boris Cyrulnik, sur le sort des enfants survivants du génocide des juifs de la Seconde Guerre Mondiale. « *Cachés pendant la guerre, rescapés des camps, orphelins, confiés à des maisons d'enfants ou élevés par des parents brisés, tous sont voués à grandir dans l'ombre de la Shoah.* » L'ouvrage révèle l'« immense effort de recherche et de témoignage [entrepris] sur des thèmes cruciaux : la sortie de guerre et la circulation internationale des enfants ; le rôle des Nations-Unies, des États et des Églises ; les maisons d'enfants et leur pédagogie ; l'intégration des enfants devenus adultes ; le travail de deuil à travers la parole ou l'écriture ; la transmission de la mémoire ; l'éclosion de la troisième génération. » ■



Zeev Sternhell et Nicolas Weill, Histoire et lumières, changer le monde par la raison

(Albin Michel, 2014, 24 €)



EUROPE

EUROPE : EXTRÊMES DROITES ET EUROPHOBES

par DOMINIQUE VIDAL *

Le succès du Front national (FN) n'est, hélas, pas un phénomène isolé dans ces élections européennes. Plusieurs de ses « partis frères » ont connu une plus ou moins forte progression.

Le Parti du peuple danois (DF) est même arrivé en tête, comme Marine Le Pen, et avec un score supérieur à celui de cette dernière : 26,7 %. Autre victoire : celle du *Parti de la liberté d'Autriche* (FPÖ) qui frôle les 20 %, soit 7 points de plus qu'en 2009. Dans la Hongrie voisine, le *Jobbik*, ouvertement néofasciste et antisémite comme anti-Roms, a rassemblé près de 15 % des voix – contre, il est vrai, plus de 20 % aux récentes législatives.

Elle aussi néonazie sans nuance, *Aube dorée* dépasse en Grèce les 9 %, en progrès de 3 points sur les dernières législatives. Les Démocrates suédois entrent au Parlement européen avec près de 10 % des voix. Un symbole, enfin : pour la première fois depuis les premières élections européennes, en

1979, un néonazi allemand siégera au Parlement de Bruxelles/Strasbourg !

L'extrême droite subit néanmoins plusieurs revers. Le plus grave est celui du *Parti pour la liberté* aux Pays-Bas (PVV) qui, avec un peu plus de 13 %, perd près de 4 points sur 2009. De même, le *Parti des vrais Finlandais*, avec moins de 13 %, recule de 6 points par rapport aux législatives de 2011. En Italie, la *Ligue du Nord* tombe à 6,2 %. C'est pire en Belgique, où le *Vlaams Belang* s'effondre littéralement (4,1 %). Écroulement aussi en Slovaquie (3,6 %), en Bulgarie (3 %), et en Roumanie (2,7 %).

À ces résultats s'ajoutent ceux des formations europhobes qui, sans partager toutes les thèses de l'extrême droite, prônent la sortie de l'euro, voire de l'Union européenne dont ils vitupèrent les méfaits, notamment l'essor de l'immigration. La percée la plus spectaculaire est celle du *Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni* (UKIP) qui, avec 27,5 %, distance à la fois les

Travailleurs et les Conservateurs. En Italie, s'il arrive loin derrière le *Parti démocrate* (PD), le *Mouvement Cinq étoiles* de Beppe Grillo n'en recueille pas moins 21,2 % des suffrages. En Allemagne, *l'Alternative für Deutschland* (AFD) atteint les 7 %. Un chiffre que dépasse, en Pologne, le tout jeune *Congrès de la nouvelle droite* (KNP).

C'est dire que, si les résultats varient d'un pays à l'autre, la tendance générale est plutôt à la poussée de l'extrême droite et des europhobes. Comment expliquer ce phénomène ?

• La première raison réside évidemment dans la gravité de la crise, dont cet électorat rend, non sans raison, l'Union européenne responsable. D'autant que l'essor du chômage, de la précarité et de la misère n'a pas que des conséquences sociales : il ébranle ses victimes jusqu'au plus profond de leur estime de soi. Or ni la droite ni la gauche n'ont su apporter de réponses efficaces. D'où la tentation d'« essayer »

des forces qui, elles, n'ont pas exercé le pouvoir.

• Le rejet de l'Europe et, plus généralement, de la mondialisation s'accompagne de la tentation du repli sur la nation, vécue illusoirement comme l'unique défense contre le déclin de l'Occident. Et ce nationalisme s'accompagne, comme toujours, de forts sentiments xénophobes, voire racistes. À l'Est, ceux-ci visent surtout les Roms et les Juifs. À l'Ouest, ce sont toujours plus les musulmans qui servent de bouc-émissaires.

• Les extrêmes droites manipulent aussi des peurs plus profondes. En effet, nous vivons une période caractérisée, selon l'expression du sociologue Patrick Michel, par une « mise en flottement des identités ». Pour prendre un exemple étonnant, selon les sondages, près de la moitié des catholiques déclarés ne savent pas... s'ils croient en Dieu ! Il en va plus ou moins de même de toutes les « étiquettes » traditionnelles. Contre le sentiment que « tout fout le camp », le discours nostalgique du retour aux valeurs apporte une réponse confortable...

• La quatrième raison, c'est le ravalement de façade auquel la plupart des partis d'extrême droite – à l'exception, notable, d'*Aube dorée* et du *Jobbik* – ont procédé. En gommant les aspérités révélatrices de leur ADN fasciste, ils ont réussi à se « dédramatiser ». Marine Le Pen n'a toutefois pas inventé le cocktail, qu'elle nous sert depuis trois ans, de nationalisme, de socialisme et de racisme...

Rien, néanmoins, n'autorise à conclure à une irrésistible ascension de ces courants. Dans ces mêmes élections européennes, là où la gauche a su offrir une perspective crédible, elle a remporté de belles victoires. Ainsi en Grèce, où la *Coalition de la gauche radicale* (Syriza), avec Alexis Tsipras, est sortie des urnes en tête, avec 26,6 %. En Italie, plus modéré, le *Parti démocratique* de Matteo Renzi a dépassé les 40 %. En Espagne, la *Gauche plurielle* et *Podemos*, issu du *Mouvement des Indignés*, totalisent presque 18 % des suffrages. Sans oublier le Portugal, où la *Coalition Communistes-Vers* approche les 13 %. La clé reste donc bien, plus que jamais, la capacité à élaborer et à porter une alternative politique... ■

* Journaliste, auteur de *Le Ventre est encore fécond. Les nouvelles extrêmes droites européennes*, Libertalia, Paris, 2013, 150 p., 7 €.

UKRAÏNE

LE CHOCOLAT ET LA CROIX GAMMÉE

par BERNARD FREDERICK

Voilà donc le « roi du chocolat », Petro Porochenko, président de l'Ukraine. Pas encore officiellement installé, il a annoncé que, d'une part, il irait voir Vladimir Poutine à Moscou et que, d'autre part, il poursuivrait et intensifierait la guerre contre les « terroristes » de l'est du pays, lesquels ne reconnaissent plus le pouvoir central.

On ne s'attendait pas à ce que cette élection présidentielle, pilotée de l'étranger et boycottée par quinze millions d'électeurs à l'Est et au Sud (sur 36 millions, soit 41%), puisse changer les choses. D'ailleurs, à part la population ukrainienne toutes régions confondues, qui tient vraiment à normaliser la situation ? Pas les Américains en tout cas, véritable *deus ex machina*, qui trouvent leur intérêt dans une situation d'instabilité où ils peuvent manier la « peur du Russe » et du « terroriste » pour essayer de s'installer à la frontière de la Russie et affaiblir celle-ci. Et puis, ils ont d'autres intérêts aussi : Hunter Biden, fils cadet du vice-président des États-Unis Joseph Biden, vient d'être nommé membre du conseil d'administration de la compagnie gazière ukrainienne *Burisma Holdings*. Celle-ci détient des autorisations pour la mise en production des gisements de gaz de schiste dans les Carpates et les bassins d'Azov-Kouban et de Dniepr-Donetsk,

qui correspondent curieusement à la région de Slaviensk et de Kramatorsk contre lesquelles Kiev a envoyé la troupe. Le lendemain de la visite d'Hunter Biden ! Simple coïncidence, n'est-ce pas !

Alors, on attend de voir ce que le président – millionnaire – va entreprendre. Il a une bonne « connaissance » (sic) de la politique : il a été de tous les pouvoirs depuis l'indépendance de 1991. Avec Kouchma, compagnon de beuverie d'Elsine, avec lequel il a détruit l'URSS en 1991 ; avec Ianoukovitch pour fonder le parti des Régions ; avec Iouchtchenko contre Ianoukovitch ; avec Timochenko contre Iouchtchenko ; de nouveau avec Ianoukovitch et enfin, sur le Maïdan en octobre 2013, les poches bourrées de dollars...

Une telle girouette politique doit pouvoir mesurer d'où les vents soufflent. Continuera-t-il de suivre celui qui vient de l'Ouest et transporte les nuées noires du nazisme ukrainien ? Une partie des commandos des organisations fascistes, qui se réclament ouvertement de l'héritage des Petlioura, Bandera et autres Choukhevitch, grand pogromiste devant l'Éternel pour le premier, chefs des nationalistes alliés des nazis pour les seconds, combat au sein de la Garde nationale qui campe devant Slaviensk ou Donetsk. À leurs heures perdues, ils paradent en uniforme de la

Waffen SS « Galicie » ou des supplétifs de la Gestapo et des *Einsatzgruppen* qui participèrent au massacre d'un million et demi de Juifs – hommes, femmes et enfants – et de quelque 60 000 polonais entre 1941 et 1944.

À Kiev, on vient de débaptiser la rue « Komintern » pour lui donner le nom de Petlioura, l'éphémère président de la République populaire d'Ukraine (1919), chef de l'Armée populaire, engagée contre l'Armée rouge, et qui se spécialisa dans des pogroms dont le bilan fut dressé par une Commission d'enquête indépendante, à l'époque (1918-1920). Son rapport accablant est repris dans le livre de Lidia Miliakova et Nicolas Werth, *Le livre des pogroms. Antichambre d'un génocide. Ukraine, Russie, Biélorussie, 1917-1922**. Près de 200 000 morts !

Immigré à Paris en 1924, Petlioura fut abattu le 25 mai 1926, par le jeune Samuel Schwartzbard, qui voulait venger les victimes de cette barbarie. Dans la biographie officielle de l'ataman Petlioura publiée par le gouvernement ukrainien en 2006, on parle d'un « terroriste juif », comme on parle, aujourd'hui, de « terroristes russes ». Et l'Union européenne fait l'autruche, comme devant les démonstrations fascistes dans les Pays baltes ou en Hongrie.

À force de banaliser... ■ 27 mai 2014

* Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, Paris, 2010

ECONOMIE

I. LA FRANCE, L'ITALIE, LA GRÈCE, L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL NE SONT PAS ASSEZ ENDETTÉS !

Les tenants de l'austérité présentent l'endettement des pays du sud de l'Europe comme nuisible : un individu qui contracte une dette est contraint de déduire de son revenu le remboursement de celle-ci, augmenté des intérêts.

Mais l'État* n'est pas un salarié dont la production se limite à celle de sa capacité de travail. Son action s'insère dans un ensemble économique composé d'unités où s'effectuent des tâches spécialisées dont le produit est destiné à être échangé contre argent. Cette production spécialisée suppose une accumulation de ressources (équipements, formation des salariés) préalable à toute recette. Une avance doit donc être consentie. C'est le rôle du système bancaire de collecter l'épargne, d'une part et, d'autre part, de créer la monnaie nécessaire**, l'ensemble servant à la constitution de cette avance. Si les bénéfices réalisés grâce à ces emprunts sont supérieurs aux intérêts payés, les unités de production privées*** s'enrichissent. Dans un système où les unités de production fonctionnent selon les règles de l'appropriation privée, la maximisation de ce profit monétaire, le plus rapide possible, est l'objectif de chacune.

L'investissement d'une partie du profit en équipements et la production de marchandises utiles aux acheteurs ne sont que des moyens.

Or, par les services publics qu'il produit (éducation des salariés, entretien de leur

santé, du réseau routier, etc.) l'État crée les conditions indispensables au fonctionnement des entreprises privées ; gratuitement ou à des conditions inférieures au coût de ces services. Il revient à ces unités privées de prélever sur les richesses qu'elles produisent le financement de l'État. L'endettement auprès du prêteur en dernier ressort que constitue la Banque centrale, émettrice de monnaie, peut s'y ajouter. Inutile de recourir, comme aujourd'hui, à des prêteurs privés spéculatifs comme le font les pays du sud de l'Europe.

L'avantage procuré par l'État aux unités de production n'est pas chiffrable avec précision. Même les entreprises privées ne sauraient évaluer au-delà d'un horizon de deux ou trois trimestres, avec une précision suffisante, le montant futur de leurs ventes ; a fortiori est-ce impossible pour des avantages qui se situent à des horizons de l'ordre de plusieurs dizaines d'années dans le cas des services publics.

Les preuves sont multiples des dégâts créés par l'absence d'intervention efficace de l'État. Dans le cas du cyclone Katrina en Louisiane (USA), les services de l'État ont été jugés, préalablement, non rentables d'où leur très grande insuffisance pour porter secours aux personnes et réparer les dégâts aux biens. De même, pour la pollution due à l'usage de la lignite exploitée pour sa rentabilité, en conséquence du choix de l'État allemand de ne pas intervenir

dans ce domaine. Également pour les conséquences en termes de maladies chroniques qui ne manqueront pas de se développer, dans les décennies à venir, du fait des carences de soins dont souffrent, actuellement, les enfants grecs, carences dues aux restrictions de soins publics dans ce pays. De la même façon, pour le résultat du très important krach financier de 2007-2008, dû au refus de l'État US d'intervenir pour contrôler étroitement les si rentables spéculations financières.

C'est à chaque fois la substitution, dans la prise de décision relative à l'allocation des ressources, du critère de la maximisation du profit privé le plus rapide à celui de la recherche de l'intérêt général qui est à l'origine de ces catastrophes. Cette substitution est, aujourd'hui, justifiée par l'endettement prétendu excessif de l'État. Or il suffirait que la Banque centrale européenne crée la monnaie suffisante pour assurer le financement de cet endettement et que les États européens regroupent une partie de leurs moyens à des fins d'intérêt général (recherche, formation, respect de l'environnement, etc.), pour que le système économique européen retrouve une efficacité renouvelée, contrairement à sa stagnation actuelle.

Sur les richesses nouvelles ainsi obtenues, une épargne pourrait se former afin de rembourser cet endettement. Certes, de telles mesures priveraient de sources de profit les détenteurs de capi-

taux privés actuellement financeurs des déficits européens et c'est sans doute ce qui explique qu'on n'y ait pas recours. Mais est-ce une bonne raison ?

L'endettement de l'État n'est-il pas, parfois, nuisible ? Oui, dans certaines circonstances particulières hors de l'actualité de l'Europe aujourd'hui et qui ne dépendent pas du montant de l'endettement. Pour en savoir plus sur ces sujets, rendez-vous au prochain numéro de la *Presse Nouvelle Magazine*. ■■■ (à suivre) JL

* Dans cet article, on entend par « État » l'ensemble des activités qui sont soustraites au système d'échange marchand et sont financées par des prélèvements obligatoires : État au sens strict, Sécurité sociale, etc.

** Quotidiennement, des banques accordent un montant total de prêts supérieur à celui des dépôts qu'elles reçoivent ; elles créent ainsi des moyens de paiement qui sont de la monnaie scripturale.

*** Dans cet article nous considérons comme des entreprises privées, les entreprises publiques gérées selon le critère de la maximisation du profit le plus immédiat.

Pour approfondir ces questions on peut lire les excellents ouvrages de deux universitaires américains, dont les travaux leur ont valu l'estime de leurs pairs :

Michael Porter, *L'avantage concurrentiel des nations* (Interéditions)

Paul Krugman (Prix Nobel d'économie 2008), *Sortez nous de cette crise...Maintenant* (Flammarion)

1934-2014 : de la Naïe Presse à la Presse Nouvelle...

La *Presse Nouvelle Magazine* célèbre en 2014 son 80^e anniversaire en reproduisant des fac-similés en yiddish de la *Naïe Presse*. Son édition des 20 et 21 juin 1953 annonçait la condamnation à mort des Rosenberg et décrivait le rassemblement monstre tenu à Paris, place de la Nation, le 17 juin 1953 ... ■



Yiddish translittéré :
*Etel un Julius Rosenberg
oysgelifert dukhn Eisenhovern
tsum elektrishe shtul
Zaynen gemordet gevorn*

*Aybiker rum di umshterblekhe
martirer
Veymens nemen veln laykhtn oyf
dordoyres vi der signal fun kamf
far shulem un gerekhtikayt*

Traduction :
Ethel et Julius Rosenberg
livrés par Eisenhower à la chaise
électrique
ont été assassinés.

Gloire éternelle aux martyrs
immortels. La lumière de leurs
noms sera pour les générations à
venir comme un signal de lutte
pour la paix et la justice.



Yiddish translittéré :
*Di shlakht far Julius un Etel Rosenberg
Di yidishe massn in Frankreykh
in der aktsiè letoyves di Rosenbergs*

Traduction :
La lutte pour Ethel et Julius Rosenberg
Les masses juives de France
dans l'action en faveur des Rosenberg

Pologne - Qu'on se le dise !

Dans son dernier communiqué, la WJRO (World Jewish Restitution Organization) a annoncé, dans un communiqué en date du 28 mai, que la législation polonaise permet dorénavant aux survivants de l'Holocauste qui jouissaient de la nationalité polonaise pendant la guerre de toucher de l'Etat polonais la pension mensuelle de l'ordre de 100 dollars prévue par la loi de 1991, même si leurs comptes bancaires sont domiciliés à l'étranger. Il faudra compter de six mois à un an pour que cette mesure puisse s'appliquer aux personnes qui résident hors de Pologne. Pour en savoir plus : www.polishrestitution.com/pensions

MENACES SUR LA VIE ASSOCIATIVE - LA CIMADE EN DANGER

« IL N'Y A PAS D'ÉTRANGERS SUR CETTE TERRE » (DEVISE DE LA CIMADE)

par **BÉATRICE COURRAUD**

Née en 1939 au sein des mouvements de la jeunesse protestante, le Comité Inter-Mouvements Auprès Des Évacués (Cimade*) s'est créé pour aider les « évacués » de l'Alsace-Lorraine qui fuyaient l'avancée nazie. « Elle a statutairement pour but de manifester une solidarité active avec ceux qui souffrent, qui sont opprimés et exploités et d'assurer leur défense, quelles que soient leur nationalité, leur position politique ou religieuse. »

Dès 1940, elle s'emploie à aider les internés des camps de Gurs, Agde, Argelès, Rivesaltes... A partir de la rafle du Vel' d'Hiv, en 1942, elle passe de la solidarité à la résistance, aidant notamment les fugitifs à gagner la Suisse.

C'est aujourd'hui une association de solidarité active avec les migrants, les réfugiés** et les demandeurs d'asile. Elle a pour mission d'être présente et d'intervenir dans les CRA (Centre de Retention Administrative)*** pour faire respecter les droits des migrants et témoigner de leurs conditions de détention.

Sous le gouvernement de François Mitterrand, la Cimade était chargée de « surveiller les surveillants ». En 2008, Brice Hortefeux, ministre de l'Immigration, désire se débarrasser de cette encombrante et dangereuse surveillance de la surveillance. La Cimade gêne parce qu'elle dénonce les condi-



tions de détention dans les CRA, les fautes commises lors des arrêts d'expulsion, les expulsions arbitraires. Le gouvernement ouvre donc à la concurrence et au marché les 22 CRA jusque là gérés par la Cimade, ce qui à la fois limite le champ d'action de celle-ci et entraîne une diminution des aides financières qui lui étaient jusque-là allouées.

C'est une logique économique de moindre coût et de prestation de services qui s'est imposée, entraînant pour la Cimade, et au détriment des personnes enfermées, une dégradation continue des conditions d'intervention, de sa liberté d'action et d'organisation de cette mission qu'elle avait contribué à forger. Aujourd'hui, au regard des restrictions financières et réglementaires toujours plus importantes imposées par le ministère de l'Intérieur, c'est la natu-

re même de cette mission qui est peu à peu remise en question, déclare La Cimade, qui ajoute dans le n° 10 de « La crazette » à propos du bilan chiffré de l'action en matière d'immigration présenté par Manuel Valls en janvier 2014, lequel se félicite que le niveau total des expulsions forcées ait atteint en 2013 son plus haut niveau depuis 2006 :

(...) Manuel Valls a délivré ses ultimes consignes aux préfetures, plus qu'explicitement : privilégier le renvoi dans leur pays d'origine des personnes en situation régulière dans un autre État de l'espace Schengen, notifier des mesures d'expulsion aux déboutés du droit d'asile au plus vite après le rejet de leur demande, exercer une pression plus forte sur les autorités consulaires des pays d'origine afin d'optimiser la délivrance des laissez-passer nécessaires à la mise en oeuvre des expulsions. Plus que jamais, tous les moyens semblent donc être bons pour pousser les indésirables à quitter le territoire, de l'interpellation à domicile ou dans les lieux d'hébergement aux condamnations pénales des récalcitrant-e-s (...)

En ouvrant les associations à la concurrence – d'autres associations sont en effet touchées –, en diminuant leurs subventions, les gouvernements successifs se sont acharnés et continuent de

s'acharner à étouffer toute voix discordante dans le concert néolibéral. Ils privilégient leurs places-fortes, c'est-à-dire les associations acquises aux politiques conservatrices, sachant que les mesures antisociales et anti-immigrés ne seront pas contestées.

Voilà pourquoi et comment on règle les problèmes de l'immigration : par le rejet et l'expulsion. Par l'aveuglement et le déni. Faut-il que, grâce à la politique néolibérale, la France, naguère terre d'asile, ne soit plus qu'un vieux rêve ? N'est-il pas écrit, cependant : « Tu aimes-tu l'étranger comme ton frère ». ■

* <http://www.lacimade.org> -1939-2009, une histoire de La Cimade

** Les réfugiés sont aujourd'hui plus de 15 millions dans le monde. Si l'on y ajoute les 27 millions de déplacés internes (ceux qui n'ont pas passé de frontières) et les Palestiniens expulsés en 1948, on approche du chiffre de 50 millions de déracinés.

*** Un CRA (Centre de Retention Administrative) est un lieu de privation de liberté, surveillé par la police aux frontières, où sont retenus des étrangers qui n'ont pas été en mesure de présenter les bons papiers au bon moment : l'antichambre de l'expulsion. En Seine-et-Marne, La Cimade intervient pour aider les étrangers enfermés au CRA du Mesnil-Amelot. Fidèle à sa mission de témoignage, elle souhaite attirer l'attention des élus, des professionnels travaillant auprès des étrangers et des simples citoyens sur les réalités de la rétention administrative dans la région.

POINT DE VUE

La rubrique « Point de vue » offre aux lecteurs de la PNM une libre expression de diverses sensibilités. Ces textes, personnels, ne sauraient engager que leurs auteurs.

TRISTESSES POUR LE JUDAÏSME FRANÇAIS

par **HENRI LEVART**

Ainsi donc Finkielkraut revêtra l'habit vert. Que n'a-t-il attendu pour se faire élire à l'Académie française ? Il aurait de la sorte évité de succéder à Félicien Marceau, collaborateur notoire durant l'Occupation. Le talent d'équilibriste du nouvel immortel ne manquera pas d'être mis à contribution lors du traditionnel éloge du prédécesseur. La Presse Nouvelle Magazine a suffisamment donné son opinion sur les orientations du philosophe. N'y revenons pas. Rappelons tout au plus l'abandon de ses idéaux de jeunesse. Le marxisme qu'il a répudié n'est certes pas un dogme. Il n'offre pas de solutions toute ficelées pour construire une société meilleure. Il n'en reste pas moins que l'approfondissement de ses analyses dans le contexte contemporain est une boussole pour la lutte des classes. À l'opposé de notre ancien professeur à Polytechnique sur la déliquescence de la civilisation française. C'est sur un autre registre qu'il convient d'associer sa participation

aux débats publics. Finkielkraut, personnalité intellectuelle marquante fait partie d'un trio de hiérarques réactionnaires que les médias s'évertuent à promouvoir, les considérant comme les authentiques représentants du judaïsme français.

Le cas de BHL en est l'affligeante réalité. Ce fougueux et belliqueux va-t-en-guerre s'est érigé en Maréchal en chef, consacrant ses prêches à attiser tous les conflits : Yougoslavie, Afghanistan, Libye, Syrie et prônant, tout récemment, le boycott des J.O. de Sotchi. Ce n'est pas « Ralliez-vous à mon panache blanc » mais « Suivez ma chemise blanche ». Notre penseur à la conscience autoproclamée vient de fustiger à la télévision des travailleurs qui séquestrent leurs patrons. Certes, il a dit comprendre leurs motivations. Mais il y a, selon lui, de multiples moyens légaux pour faire aboutir leurs revendications. C'est fou ce que les bonnes âmes, les bien-pensants disent avoir entendu et même compris ces temps-ci les souffrances et les colères des « gens de peu ».

« Les gens de peu » : expression outragante du XIX^e siècle, récemment reprise par Hollande. BHL ne connaît visiblement pas la définition de Jaurès : « La violence ouvrière est la résultante de la violence capitaliste ». Quelle tristesse pour le judaïsme français !

Roger Cukierman, président du CRIF, n'a pas craint, lors de la commémoration à l'Hôtel de Ville de Paris du 70^e anniversaire de l'Institution de traiter de staliniens les dirigeants de l'UJRE, cofondateurs de l'acte historique conclu en pleine clandestinité. Olga Bancic, Joseph Epstein, Charles Wolmark, Zalkinov père et fils, Georges Politzer, morts pour la France et des lendemains qui chantent étaient donc des staliniens ! Comme l'était Pierre Villon, membre du Comité militaire et du Conseil National de la Résistance... Le CRIF a publié sur son site Internet, ce propos infâme : « L'anticommunisme est un humanisme ». Doit-on en conclure qu'Hitler, le sanguinaire, Hitler vociférant sa haine du judéo-bolchévisme était un humaniste ? Quelle tristesse pour le judaïsme français !

Mentionnons enfin Alain Lipietz, qui attaquait en justice la SNCF à cause de l'utilisation des trains pour acheminer les convois de déportés mais n'a pas éprouvé de scrupule particulier à conclure, à seule fin de faire tomber une municipalité de gauche, conduite il est vrai par une maire communiste, une alliance jugée "contre nature" par la direction de son propre parti qui a immédiatement entamé une procédure d'exclusion. « Ici, la droite, c'est le parti communiste », avait déclaré M. Lipietz. Quelle tristesse, en effet, pour le judaïsme français !

Pour l'honneur de la République, nous ne pouvons laisser perdurer une telle situation. La diversité d'opinions, la religiosité de maintes familles, les controverses qui en découlent au sein du judaïsme français, sont normales. Ce qui ne l'est pas, c'est la mainmise et l'arrogance de caciques rétrogrades.

Je souhaite vivement que l'UJRE et son journal accomplissent leur devoir civique en combattant avec audace et persévérance leurs idées. ■

27 MAI 2014 – JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE



Stands UJRE et MRJ-MOI © MRN



Stand du Comité Parisien de la Libération © MRN

Mémoire et du Monde Combattant auprès du maire de Paris, le Maire de Blois, Georges Duffau-Epstein, président de l'Association des fusillés et massacrés de la Résistance, Philippe Guistinati, président de l'Association Nationale des Garibaldiens...

La cérémonie commence avec un dépôt de fleurs coupées, en particulier des bleuets* déposés par des groupes de trois à quatre jeunes à un endroit très précis. Puis les jeunes s'inclinent devant la tombe du Soldat inconnu, symbole de tous les combattants français et alliés tombés au champ d'honneur. Vient ensuite le dépôt des gerbes par des plus grands, toujours par groupes de trois, elles sont présentées aux personnalités alors que le chef du protocole annonce leur provenance, puis les jeunes, à leur tour, s'inclinent. Vient le moment du ravivage de la flamme : les personnalités s'alignent le long du carré de la tombe du Soldat inconnu, avec le bras gauche posé sur l'épaule droite de la personnalité voisine (rite). Arrivent 3 petits bout-chous, haut comme trois pommes, qui ont l'honneur de placer l'épée à un endroit très précis, et la flamme surgit aux accents vigoureux de la Marseillaise. Les personnalités viennent alors saluer les invités, serrer les mains : un petit mot une question, une réponse, pour chaque personne présente.

Lorsque le Maire de Blois me salue et me félicite, je prends la liberté, et m'en excuse, de lui demander si la ville de Blois avait été une ville martyre pendant la guerre. Il me dit que non et m'apprend qu'il représente sa ville pour honorer la mémoire du grand résistant gaulliste déporté à Buchenwald, Pierre Sudreau, élu maire de Blois à plusieurs reprises. Enfin un moment fort sympathique : ces personnalités vont se pencher vers les petits écoliers, leur parler, les écouter, caresser les petites têtes. La cérémonie est terminée, mes voisins, invalides sur fauteuils, m'ont dit : « À l'année prochaine ! ». Peut-être... ■

Paulette Sarcey

* Le bleuet est le symbole national du souvenir.

■ ... La journée s'est terminée par le ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe où je me suis rendue au nom de l'UJRE et de MRJ-MOI. Le moment fort et émouvant fut la rencontre des anciens résistants, déportés, parfois invalides venus en fauteuil roulant avec une centaine d'enfants, du primaire – des tout petits – jusqu'aux collégiens et lycéens de Paris, de la région parisienne et des banlieues.

L'officier responsable de la flamme nous fit un petit cours, nous apprenant que la flamme perpétuelle est ravivée tous les jours à 18h30 et ce, depuis 1923. Peu de Parisiens le savent, l'Association des Garibaldiens (marraine de MRJ-MOI) est présente à l'Étoile depuis le premier jour ! Le protocole est très pointu et précis. L'orchestre des sapeurs-pompiers de Paris, grande formation, joue des marches militaires pour saluer les porte-drapeaux, très nombreux. Puis arrivent, aux accents de la Marseillaise, des personnalités que je vais vous nommer dans l'ordre où je les ai aperçues, tout en m'excusant pour celles que je n'ai pas vues ou dont je n'ai pas retenu les noms : Le gouverneur militaire de Paris, en uniforme, le préfet de Paris, le secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants, Mme Catherine Vieu-Charrier chargée de la

NDLR Le rite du ravivage fut respecté sous l'occupation et la tombe du Soldat inconnu fut le seul monument de la capitale à ne pas porter l'emblème nazi de la croix gammée.

QUE VA DEVENIR LE « TRÉSOR » DE GURLITT ?

Le 5 mai dernier – entre la rédaction et la publication de notre article –, Cornelius Gurlitt qui se remettait lentement d'une grave opération est mort à son domicile munichois. Une semaine plus tard, le tribunal d'instance de Munich a pris connaissance de deux testaments datés respectivement du 9 janvier et du 21 février, l'un complétant l'autre, par lesquels l'héritier collectionneur, sans héritiers directs, lègue sa collection et ses biens immobiliers de Munich et Salzbourg, ainsi qu'un million d'euros de fortune personnelle, au Kunstmuseum (Musée des Beaux-arts) de Berne en Suisse.

Sa dernière volonté à peine rendue publique, un cousin germain résidant en Espagne a déclaré contester la validité dudit testament et penser qu'un musée à Munich ou Berlin serait plus apte à recevoir ladite collection. Peu de temps avant sa disparition, selon Winfried Bausback, ministre de la Justice de Bavière, Cornelius Gurlitt aurait accepté de s'en tenir à la Convention de Washington, « décision généreuse au soir de sa vie », permettant un travail de recherche et de restitution dont la durée est estimée à plus d'une année.

Pour sa part, l'effet de surprise passé, la direction du Kunstmuseum de Berne a déclaré ne pas devoir « cacher que ce magnifique legs leur impose une responsabilité considérable et une profusion de questions des plus complexes, en particulier de nature juridique et éthique. »

Quoi qu'il en soit, l'exportation desdits tableaux vers la Suisse est fort incertaine. En raison de la loi allemande « de protection des biens culturels allemands contre la fuite » à l'étranger. En raison aussi du droit européen qui exige des autorisations spéciales de sortie de certains biens hors des frontières de l'Union européenne. Ce que se sont empressés de souligner les responsables juridiques allemands et autrichiens. ■

FM

LA PREMIÈRE JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE (27 MAI 2014)

CORRESPOND

À LA CRÉATION DU CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE (27 MAI 1943)

La Journée nationale de la Résistance, les anciens combattants la réclamaient depuis longtemps ! Décidée en 2013, c'est en 2014 qu'elle est célébrée pour la première fois. Elle le sera dorénavant chaque année. Le 27 mai. Oh, pas celui de 1871, jour sinistre où l'on fusilla 147 communards au Mur des Fédérés, où l'on assassina la Commune de Paris. Non, celui de 1943, date de la création du *Conseil National de la Résistance*. L'UJRE a partagé avec *Les Amis du Musée de la Résistance Nationale*, *l'Amicale de Chateaubriand* et *MRJ-MOI* l'honneur de créer la dynamique qui allait aboutir aux manifestations parisiennes de l'Hôtel de Ville en 2014. Se sont très vite associées 37 associations, presque toutes membres du *Comité Parisien de la Libération*, ressuscité en 2009, porteuses donc des valeurs inscrites dans le programme du CNR : « *Les jours heureux* ».

La plupart des activités se sont déroulées devant l'Hôtel de Ville en ce lieu baptisé le 25 août dernier *Esplanade de la Libération*. Sur un podium, on pouvait entendre Fanny Colin chanter le Chant des Partisans comme l'avait créé Anna Marly. Quatre expositions étaient respectivement consacrées à l'Ordre de la Libération, à Jean Moulin, à la Résistance en Ile de France, au Syndicalisme dans la Résistance. Dans la Salle des Prévôts, les stands de nos deux associations, l'UJRE et MRJ-MOI ont reçu un grand nombre de visiteurs très intéressés par notre histoire, celle de Solidarité, de la section juive de la

MOI, des groupes de combat de l'UJRE, de la sauvegarde des enfants juifs. Y figurait en bonne place le livre de notre ancien président, Lucien Steinberg, « *Pas comme des moutons : Les Juifs contre Hitler* », ouvrage de référence couvrant l'ensemble de la Résistance juive dans l'Europe dominée par les nazis. Au total, plus de 2000 visiteurs. Parmi eux, nos anciens résistants. Parmi eux, M. Kader Arif, ministre des Anciens combattants, Mme Anne Hidalgo, maire de Paris et Cécile Rol-Tanguy qui se sont longuement attardés. Tous ces visiteurs ont trouvé là l'occasion de se rappeler qu'aux heures sombres, nos aînés avaient pensé qu'il fallait « *faire quelque chose* ». Une leçon parmi tant d'autres.

Regrettons l'absence cette année de cérémonie au 48 rue du Four, immeuble où se tint, le 27 mai 1943, la première réunion en séance plénière du Conseil National de la Résistance (CNR). Là furent réunis pour la première fois en un même lieu, autour de Jean Moulin représentant le général de Gaulle, les représentants des huit principaux mouvements de résistance français ainsi que des principaux partis politiques et syndicats existant avant-guerre, comme le rappelle une plaque inaugurée par le général de Gaulle. Mais cédon la plume à Paulette Sarcey, déportée, résistante, Chevalier de la Légion d'honneur, médaille Militaire, membre du Bureau de l'UJRE, qui se fit notre reporter à l'Étoile... ■

Nicole Mokobodzki

LES LIVRES À EMPORTER SUR LA RÉSISTANCE

Gérard Boulanger : *L'affaire Jean Zay - La République assassinée*, Calmann-Lévy, 526 p., 27 € – *À mort la gueuse - La mise à mort de la République par ceux qui étaient censés la défendre*, Calmann-Lévy, 384 p., 21,25 €

Robert Chambeiron, *Résistant. Entretiens avec Marie-Françoise Bechtel – Le dernier survivant du CNR parle*, Fayard, 2014, 14,25 €

Gilles Perrault, *Le dictionnaire amoureux de la Résistance*, Plon/Fayard, 2014, 504 p. 22 €

LES BD

Jeanne Puchol (dessinatrice), Laurent Galandon (scénariste), *Vivre à en mourir – Marcel Rayman*, Le Lombard, 2014, 96 p., 18 €

Paco Roca, trad. de l'espagnol par J.M. Boschet, *La Nueva - Les Républicains espagnols qui ont libéré Paris*, préf. Anne Hidalgo, Delcourt, 336 p., 29,95 €

UN JUSTE DANS LE TOUR DE FRANCE

par **LEONARDO ARRIGHI**

Événement à Jérusalem : le 23 septembre 2013, Gino Bartali, triple vainqueur du Giro, double vainqueur du Tour a été déclaré *Juste parmi les Nations*. Cela mérite explication. En septembre 1943, le roi d'Italie signe un armistice avec les Alliés et l'armée Allemande envahit la Péninsule. Un soir d'automne, le cardinal archevêque de Florence, Mgr Elia Dalla Costa demande à rencontrer Bartali. La rencontre a lieu le lendemain. Opposant farouche au régime fasciste, le prélat a été saisi d'une demande d'aide émanant d'une organisation juive florentine. La *Delasem* (Délégation pour l'assistance aux émigrés juifs), qui œuvre sous la houlette du rabbin Nathan Cassuto, se voit contrainte de passer dans la clandestinité. Dalla Costa a déjà pris des risques considérables en accueillant bon nombre de Juifs dans

l'archevêché. Cela ne suffit pas : Bartali accepterait-il de s'intégrer à un réseau d'assistance ? La mission consiste à transporter des papiers en Toscane et aux environs est certes dangereuse mais qui irait soupçonner un cycliste obligé de pédaler pour arriver en forme aux compétitions ? Elia Dalla Costa est en excellents termes avec Rufino Niccacci, père supérieur du couvent de Saint-Damien d'Assise. Grâce à la collaboration de Mgr Nicolini, évêque de la ville d'Ombrie, la fabrication de faux documents qui permettront à des Juifs d'être capturés s'organise. Le matin, on apporte de l'évêché le précieux chargement que Gino place dans une sacoche entre la selle et le guidon de son vélo. À Assise, il le remet au père Niccacci qui le fait parvenir à l'imprimerie de Luigi et Trento Brizi. Il pédale ensuite vers le

Sud, parcourant jusqu'à 430 km par jour afin de repérer les différentes routes que les Juifs pourraient emprunter pour se rapprocher de la zone contrôlée par les Alliés. Il repasse ensuite par Assise, le temps de prendre les faux papiers qu'il apportera à Florence où ils seront distribués. Et ce n'est pas tout : Bartali demande aussi à collecter vêtements et ravitaillement pour les Juifs qui ont trouvé asile au Vatican.

Le 11 août, c'est la Libération de Florence. Dans la ville des Médicis, à Assise, à Pérouse et aux alentours, on estime que 630 Juifs ont été sauvés grâce à l'organisation créée par le cardinal Dalla Costa et Gino Bartali a joué un rôle déterminant dans le succès de cette entreprise. Il peut enfin ouvrir la porte de sa cave où il a caché toute une famille : les Goldenberg !

Bartali a toujours déclaré : « *Je ne suis pas un héros ; je me suis borné à faire ce que je savais faire : pédaler !* » Il n'en est pas moins un authentique héros, capable d'aller bien au-delà du raisonnable. Sa modestie s'ex-



Autographe remis par Gino Bartali à Shlomo Goldenberg-Paz © Yad Vashem

plique par son ardent désir d'en finir avec l'injustice, de vivre dans une société fraternelle. D'où son refus des honneurs : admettre que sa bonté était exceptionnelle, n'était-ce pas passer condamnation sur le genre humain ? Cette seule pensée lui est insupportable. ■

Traduit de l'italien par Gérard-Georges Lemaire

HISTOIRE – ART SPOLIÉ

Découverte à Munich et Salzbourg de véritables musées d'« œuvres spoliées » par les nazis. Le législateur allemand pris de court. Une enquête de François Mathieu

■■■ (Suite du n° 316)

ENQUÊTE. PARTIE II

par **FRANÇOIS MATHIEU**

Une seconde étape dans l'appropriation mercantile d'œuvres d'« art dégénéré » est la réquisition des biens des Juifs après les arrestations massives et la déportation de ceux-ci au lendemain de la Conférence de Wannsee sur la « solution finale », tenue le 20 janvier 1942. Par la suite, les chemins suivis par les œuvres sont si multiples que l'on s'y perd. Une avocate de Dresde, Sabine Rudolph, auteure d'une thèse, « *Restitution des œuvres d'art appartenant à des Juifs* », écrite sur la base des collections de l'avocat Fritz Salo Glaser (1876-1956) et de l'écrivain et philologue Victor von Klemperer (1880-1960)*, et qui, aujourd'hui, représente les intérêts de la famille Glaser, voit dans l'échouage des œuvres de la collection Glaser un emmêlement de violence et d'injustice. Dans les années vingt, l'avocat dresdois achète des toiles de Kandinsky, Klee, Kokoschka, Nolde, Schmidt-Rottluff. Il reçoit chez lui Otto Dix qui, notamment en 1925, peint « *L'Avocat Fritz Glaser avec sa famille* ». En 1933, après que, dans une soirée il ait défendu l'idéal communiste, il est frappé d'interdiction professionnelle. Au lendemain de la guerre, il retrouve sa charge d'avocat, mais, en RDA, il n'est pas question que ses biens matériels, dont sa collection d'œuvres d'art, lui soient restitués : ce serait reconnaître la reconstitution possible de la propriété privée. En revan-

che, les Collections Nationales des Beaux-arts de Dresde s'intéressent aux quelques tableaux encore en possession d'une famille dans la gêne pécuniaire.



Depuis lors, le portrait de la famille Glaser est accroché dans la Galerie des nouveaux maîtres de Dresde. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Après l'unification allemande, le fils de l'avocat collectionneur, Volkmar Glaser récupère le portrait de son père par Otto Dix, prêté à l'Albertinum de Dresde, et le vend à la Galerie de la ville de Stuttgart avec l'idée qu'ainsi l'œuvre sera exposée dans un musée allemand. Il ne pouvait savoir que le directeur de cette institution était un prête-nom. Ce portrait est mis en vente en 1999 chez Sotheby's : la clause restrictive avait été « *simplement oubliée* » ! En guise de consolation, peut-on dire, l'œuvre sera achetée par le président du Congrès juif mondial de l'époque ; elle est aujourd'hui visible à New York. Comme d'autres avocats et historiens de l'art, Sabine Rudolph** travaille dans

le vide car pour la famille Glaser, comme dans bien des cas, le catalogue de son patrimoine a disparu. Les recherches reposent sur des contacts avec des historiens, des marchands, des musées, des salles des ventes, des collectionneurs. Et sur le hasard, lequel fait parfois bien les choses. On imagine la surprise de l'avocate quand, en novembre 2013, elle découvre sur Internet sur 25 des œuvres détenues par Cornelius Gurlitt, 13 tableaux ayant très probablement appartenu à la famille Glaser.

Oui, un coup de chance, mais pour arriver à quoi ? On l'ignore trop souvent mais la « *loi sur la confiscation des produits de l'art dégénéré* » de 1938 n'a été abrogée qu'en 1968, et n'a toujours pas été déclarée irrecevable devant les tribunaux fédéraux. En outre si l'Allemagne a effectivement accepté les « *onze principes relatifs aux œuvres d'art confisquées par les nazis* », principes qui ont été formulés par la Conférence de Washington sur les biens de la période de l'Holocauste (1998) et qui prévoient la restitution volontaire des œuvres, il faut savoir que cette obligation s'impose aux seules institutions à l'exclusion des personnes privées ; sans oublier le couperet de la prescription de trente ans après déposition, fixée par le Code civil allemand. Les défenseurs de Cornelius Gurlitt mettent cette situation en avant

tout en affirmant que, héritier de la collection de son père, les œuvres en question sont des œuvres ayant très majoritairement appartenu aux musées du Reich et confisquées par ce dernier certes, mais achetées par lui, le collectionneur. Quant à celles ayant appartenu à des familles juives, elles ne représenteraient que trois pour cent de ce que l'on appelle déjà la « collection de Schwabing ».

Une affaire d'une telle ampleur a, évidemment, plongé les autorités dans l'embarras. Un projet de loi sur les réparations, préparé à la hâte par le ministère bavarois de la Justice, doit être discuté au Bundesrat, loi qui, sans plus pouvoir lever fondamentalement la prescription de trente ans, ferait que celle-ci ne s'applique pas aux possesseurs d'« œuvres d'art spoliées » dits « de mauvaise foi ». Toutefois, ne pouvant s'appliquer de façon rétroactive, elle ne concernera probablement pas l'affaire Gurlitt, mais toute nouvelle affaire du même genre qui viendrait à être découverte après sa promulgation. Le thème de l'« art spolié » touche donc maintenant le législateur allemand. Ce qui, en soi, est une bonne nouvelle. ■

* Auteur de *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, 1996. Traduit par Élisabeth Guillot.

** Deike Diening, *Bilder machen Beute* [des tableaux qui font un butin], article paru dans le quotidien berlinois « Tagesspiegel », 24 novembre 2013.

RÉSISTANCE

Fresnes - Année 1944 - Naissance

(suite du n° 316)

■ ■ ■ Lorsque l'enfant naquit, Willi fut autorisé à se rendre à l'infirmerie de la prison sous la surveillance du soldat de la Wehrmacht, Horst, qui le gardait nuit et jour.

La Gestapo faisait régulièrement subir à Willi le supplice de la baignoire. Auparavant, on le frappait violemment au visage pour provoquer des hémorragies et pour casser les dents, le nez, les mâchoires. Puis l'agent de la Gestapo plongeait le visage de Willi dans une baignoire glacée et le maintenait immergé. Mais Willi était un excellent nageur, entraîné à vivre à la dure dans la Ruhr. Durant son enfance et son adolescence, avec ses frères et ses camarades, il patinait des kilomètres sur les canaux gelés. Ainsi, Willi économisait son souffle et tentait de ne pas mourir par suffocation. Lorsque Willi revenait de ces séances d'interrogatoire, le visage et le corps couverts de sang et d'ecchymoses, il tentait d'actionner la chasse d'eau des toilettes pour recueillir de l'eau et apaiser ses blessures. Mais ce système de chasse d'eau était complexe, à fortiori pour un torturé qui refusait obstinément de dénoncer les autres membres du réseau qui avaient échappé au coup de filet. Alors le soldat, sans un mot, s'approcha de Willi, actionna le mécanisme et permit ainsi de faire couler l'eau pour que

Willi étanche le sang de sa bouche et lave ses plaies. Willi le dévisagea. Le soldat se détourna. Visiblement le soldat semblait troublé. Il avait pour mission de garder nuit et jour le prisonnier accusé de haute trahison et déchu de sa nationalité allemande. Il lui était absolument interdit – sous peine de sanctions conséquentes – d'adresser la parole au détenu. Willi lui demanda « *Comment t'appelles-tu ? Où as-tu servi ?* » Lorsque le soldat lui répondit, Willi comprit qu'ils étaient « *pays* ». Le soldat venait de Westphalie et habitait dans la Ruhr. Quand Horst accompagna Willi, il décida de rester devant la porte de l'infirmerie où Esther avait accouché, contrairement aux ordres reçus par les autorités allemandes de Fresnes. Willi et Horst pensaient que ce serait « *la dernière étape* », c'est-à-dire la première et la dernière fois qu'il verrait son enfant.

Lorsque la porte s'ouvrit, Esther faillit perdre ses esprits tant Willi avait souffert de ses tortionnaires. Ses magnifiques cheveux blonds, agglutinés par des caillots de sang, ses yeux bleus cernés par des cercles violacés, la chair de ses poignets si fins rongée par les liens et son corps squelettique ! Mais Esther se maîtrisa, étouffa ses sanglots et montra la caisse où dormait l'enfant. Elle tenta de sourire :

– Ta fille te ressemble, elle a des yeux bleus et des cheveux dorés ; si nous l'appelions Wilhelmine ?

– Quelle horreur ! Tu me fais marcher Esther ! Non, nous l'appellerons Sonja ; c'est un prénom à la fois russe et scandinave. J'ai toujours admiré Sonja Heini qui était une merveilleuse patineuse, et une extraordinaire championne olympique. Comme tu le sais, j'avais des ancêtres scandinaves.

– Oui, tu as raison, la femme de Tolstoï s'appelait Sonia ; mais je ne crois pas que jamais nous aurons un autre enfant ; alors donnons-lui comme second prénom Monika, car elle sera « *unique* ». Accordons à Sonja une chance de survivre en lui donnant un vrai prénom « *germanique* ».

– Et si nous lui donnions comme troisième prénom Friedericke ? Ma mère s'appelait ainsi.

– Oui ! Willi, est-ce que tu crois qu'ils vont nous fusiller ? Que va devenir notre enfant ? Est-ce qu'ils vont la tuer aussi ? J'ai entendu que des jeunes gens allemands qui s'opposaient à Hitler en distribuant des tracts ont été décapités à la hache. Il y avait même une très jeune fille qui s'appelait Sophie.

– Sonja, c'est le « *Kosename* » – diminutif – de Sophie. C'est donc une raison

supplémentaire d'appeler notre enfant Sonja.

– Les Nazis sentent que la fin approche. Ils sont prêts à tout. Dans un vent de folie Hitler veut anéantir toute l'humanité !

– Non ! Ne pleure pas Esther. Toi, tu n'as rien avoué, ils te prennent pour une « *idiote* », tu seras probablement transportée en Allemagne dans un camp de déportation.

– Oui, comme ma sœur aînée Rachel et ses deux filles ! Nous n'en avons plus jamais eu de nouvelles !

– Ta sœur et ses filles ont été déportées par la police de Pétain pour des raisons raciales ; elles portaient l'étoile. Toi, tu ne l'as jamais portée. Si jamais tu arrives dans un camp de déportation en Allemagne, évite d'aller vers les Polonaises ; elles sauront immédiatement que tu es juive et certaines d'entre elles pourraient te dénoncer pour un quignon de pain. Les Polonaises et les Russes sont particulièrement maltraitées et affamées. Reste avec les femmes françaises qui ont été déportées parce qu'elles étaient résistantes. Ne te mets jamais en avant. Reste dans la masse, ne dis jamais que tu parles allemand : on reconnaîtrait ton accent yiddish. ■

NDLR Extrait des souvenirs, à ce jour inédits, de Sonia Gebuhrer que nous remercions ici

HISTOIRE

Débat entre deux de nos collaborateurs. Nos lecteurs se souviennent de la critique de Laura Laufer sur le film de Lanzmann : *Le dernier des Injustes* de Raul Hilberg selon lequel les *Judenräte* n'ont pas contribué à la Solution finale. Maurice Cling ne partage pas cet avis et s'appuie, entre autres, sur le témoignage de Lódz. Il reviendra d'ailleurs sur la question dans un prochain numéro pour y analyser le rôle de l'UGIF. PNM

Les Conseils juifs

I. RETOUR SUR « LE DERNIER DES INJUSTES », DE LANZ

La chronique de Laura Laufer, parue dans la PNM de novembre 2013, nous rappelle ou nous apprend bien des choses intéressantes au sujet du ghetto très particulier que fut Theresienstadt, ce camp-vitrine du régime nazi. Il est notoire que celui-ci se caractérisait par l'utilisation systématique du mensonge, aussi bien envers les États qu'envers l'opinion publique et les victimes du génocide et de la répression. Aucun État moderne n'en avait fait jusqu'alors un tel instrument de gouvernement. Quant aux victimes, on sait que les nazis avaient tourné un film de propagande dans le ghetto de Varsovie, photographié le camp de Drancy, filmé la piscine du camp d'Auschwitz (destinée aux Kapos), etc. Mais l'auteure souligne à juste titre que dans le genre, Theresienstadt constitue un sommet du « *cynisme et de la monstruosité* ».

Le film de Claude Lanzmann, qui interviewe longuement l'ex-doyen du ghetto, renvoie à un débat qui perdure depuis plus de soixante-dix ans : celui du rôle des *Judenräte* dans le judéocide. Comme le spectre de Karl Marx, il hante la mémoire juive, voyant s'affronter détracteurs et défenseurs, ces derniers plus ou moins mal à l'aise : à preuve le fait qu'à ma

connaissance les centres mémoriaux de l'*establishment* juif ne lui ont pas consacré d'exposition. En l'occurrence, on dispose au CDJC et dans les archives des organisations juives de résistance de l'époque, d'une documentation substantielle sur l'UGIF, le « *Judenrat* » français, que nous mettrons à contribution dans ces colonnes. Analysons d'abord la façon dont notre amie Laura perçoit le doyen dans le film, puis l'expérience française complètera notre explication.

Laura Laufer perçoit le doyen comme une « *personnalité intelligente, attachante, témoin infatigable* ». Voilà donc un homme qui apparaît éminemment sympathique. Mais si l'on examine son passé de plus près, on découvre tout autre chose. Intelligente, certes, mais ceci n'est pas en cause dans le cas qui nous occupe, car Eichmann l'était aussi... Attachante, peut-être, mais là encore, l'impression produite dans le film et voulue par le réalisateur, n'est pas pertinente. Ce qui l'est en revanche, c'est le « *témoin infatigable* ». Témoin de quoi ? De la responsabilité d'Eichmann comme maître d'œuvre du génocide ? Mais on sait tout sur ce sujet depuis des décennies, et notamment depuis le fameux procès de Jérusalem.

Il « *témoigne* aussi de la surestimation du rôle des conseils juifs ». Nous y voilà et c'est là que je suis en désaccord avec ce qu'écrit Laura Laufer. Car le film vise bel et bien à apporter un élément de poids à la thèse de ceux qui, dès la Libération, s'employèrent en France à tenter d'innocenter les dirigeants juifs de l'organisme créé par la Gestapo dans le cadre de la Solution finale. Il est vrai qu'à première vue, l'homme qui « *collabora* » avec Eichmann de 1938 à 1945 peut paraître crédible, mais seulement si l'on oublie le principal : il est juge et partie. Il convient ici de rappeler qu'après avoir créé le premier « *Judenrat* » en Allemagne dans les années trente, les nazis en imposèrent le modèle à tous les pays occupés. Laura Laufer cite le chiffre d'un millier de conseils en Europe.

« *La terrible machine avançait, avec ou sans eux* » écrit-elle. Ils ne porteraient donc aucune responsabilité, se bornant à essayer de soulager les souffrances de leurs coreligionnaires, agissant avec réalisme (sic) « *pour tenter d'améliorer leur vie quotidienne* ». Les notables juifs auraient tenté de sauver l'essentiel, ignorant le projet nazi. Qui peut le croire ? Surtout dans son cas, lui qui depuis

la Nuit de Cristal connaissait Eichmann de très près. Là où le bât blesse, c'est que lui est vivant, et qu'un grand nombre de ses administrés ont été assassinés à Auschwitz et les autres sauvés de justesse par les libérateurs. Et que ces conseils juifs étaient partie intégrante de la machine d'extermination qui visait l'ensemble. Aucune victime n'a la parole dans le film ; aucun historien pour rétablir les faits.

Un exemple révélateur : « *Il se refusa toujours à établir des listes* » (« *C'est à eux de choisir qui ils veulent déporter* »). Or nul n'ignore que dans ces circonstances dramatiques, il est impensable qu'un président de conseil juif ait refusé quoi que ce soit à un dirigeant S.S., sous peine de mort. C'est tout ignorer de la terreur nazie que d'imaginer que la chose était possible : ils ne négociaient pas d'égal à égal ! A preuve l'ingénieur Tcherniakov, président de ghetto de Varsovie, qui refusa de fournir les listes pour Treblinka et se suicida. Cette seule assertion suffirait à notre sens à disqualifier l'ensemble du témoignage.

En prenant pour argent comptant le « *témoignage* » de Murelstein, Laura Laufer conclut naturellement qu'il prouve « *que de nombreux doyens*

Roger Martin du Gard



« LES THIBAUT » de ROGER MARTIN-DU-GARD OU LE POIDS DE LA LITTÉRATURE DANS LA VIE D'UN HOMME

par JACQUES LEWKOWICZ

Il faut se représenter un jeune juif, adolescent de 17 ans, au début des années 1960. Élève de terminale, il se voit conseiller la lecture du roman de Roger Martin-du-Gard *Les Thibault*.

Conseil suivi. Cette lecture n'intervenait pas sur un terrain vierge. D'autres, conseillées par les parents, comme le *Manifeste du Parti communiste* de Marx et d'Engels, avaient déjà marqué ce jeune esprit. Ses parents avaient participé à la résistance des juifs contre les nazis au sein de l'UJRE, très modestement, certes, mais ils n'étaient pas restés passifs. Son frère avait rejoint la Résistance dans la lutte armée puis, engagé dans l'armée du général de Lattre, avait trouvé la mort quelques semaines avant la fin de la guerre. Il ne se passait pas de jour sans que le souvenir n'en fût évoqué.

Aborder ce roman de 2200 pages demandait du courage. Rien de commun entre l'univers modeste, marqué par la culture ashkénaze, où vivait le jeune homme et celui de la grande bourgeoisie catholique et protestante française du début du XXe siècle décrit dans *Les Thibault*. Mais la curiosité aidant, l'entrée dans ce roman fut assez facile. Le livre s'ouvrant sur le récit d'une fugue d'adolescents, il fut aisé au jeune lecteur de s'identifier aux héros de l'aventure décrite. La sobriété et la précision du style firent le reste.

L'œuvre parut entre 1920 et 1937* sous

(novembre 2013). Elle y cite les conclusions d'une survivante du ghetto de

MANN par MAURICE CLING

furent placés entre le marteau et l'enclume, et que la marge de manœuvre, pour sauver des vies, fut toujours très étroite ». Quelle que fût leur motivation ou leur naïveté, à l'origine, en acceptant ce rôle-clé dans le mécanisme en échange du pouvoir et de la vie sauve pour eux et leurs familles, ils devenaient complices des bourreaux, fidèles exécutants, indispensables. Murrelstein, pour sa part, n'était nullement ignorant ni du projet nazi, ni de son propre rôle. Sa responsabilité n'en est que plus lourde. Le réalisateur du film qui s'adresse à un public non averti a été bien mal inspiré.

Signalons, à cet égard, le témoignage d'Isabelle Choko* qui vécut trois ans avec sa famille dans le ghetto de Łódz. Elle interroge Lanzmann en ces termes : « Pourquoi n'a-t-il pas fait participer d'autres témoins de Terezin, comme c'était son habitude, afin de connaître d'autres opinions sur une histoire collective aussi grave ? » (...) « Quelles bassesses [Murrelstein] a-t-il dû commettre pour se maintenir durant des années dans les bonnes grâces du bourreau Eichmann, comme il l'appelait lui-même ? » ■■■■ (à suivre)

* *La Lettre de L'AFMA* de février-mars 2014

forme de huit romans successifs, puis au début des années 60, en trois tomes du Livre de Poche. Le premier, consacré aux trois romans : *Le Cahier gris*, *Le Pénitencier* et *La Belle saison*, se présentait selon un triptyque assez classique : d'abord le drame se noue, puis atteint son paroxysme, enfin connaît une fin heureuse. Mais, alors que le roman se poursuit sur quatre autres tomes, on entrevoit, dès la fin du premier, toutes les difficultés accumulées durant cet épisode complexe.

Le cahier gris, c'est celui qui sert de support à la correspondance entre Jacques Thibault, l'un des deux fils d'Oscar Thibault, Daniel de Fontanin. Sa lecture révèle l'existence d'une amitié très profonde entre les deux adolescents qui vont se livrer à une fugue commune qui se terminera, au bout de quelques jours, à Marseille. *Le Pénitencier* correspond à l'établissement disciplinaire que le père de Jacques a fondé et où il l'enfermera en cellule. Antoine, frère aîné de Jacques, parviendra à le sortir de ce mouiroir de l'âme pour le prendre sous sa garde. *La Belle saison* s'ouvre sur le succès de Jacques au concours d'entrée à l'École

Normale Supérieure. Comment un lycéen lisant ce récit alors qu'il prépare des examens et se destine à la carrière d'enseignant, voire d'universitaire, serait-il indifférent à cette situation ? Puis le récit enchaîne sur l'itinéraire sentimental des deux frères Thibault.

La Consultation, qui commence le second tome, décrit les difficultés mais aussi le bonheur résultant du travail accompli par le médecin consciencieux qu'est devenu Antoine. On découvre, ensuite, dans *La Sorrellina* que Jacques, poursuivant l'itinéraire de révolté entamé dans *Le cahier gris*, a abandonné ses études et est parti en Suisse s'intéresser aux mouvements socialistes. Suit l'extraordinaire récit de *La Mort du père* où s'entremêle le thème, symbolique, de la fin d'un monde, sanctionnée par la Première Guerre mondiale, à celui, philosophique, de la tragédie que constitue la mort et de sa signification pour l'athée convaincu qu'est Antoine. Là aussi, l'identification au personnage du lycéen, lui-même athée, a rendu la lecture passionnante et fondamentalement formatrice.

Mais l'apogée de l'attraction intellectuelle

de ce roman-fleuve sur son lecteur adolescent fut atteint par les trois tomes suivants portant un titre unique : *L'été 1914**. Dès la montée des périls d'avant-guerre, le sujet en est une véhémence dénonciation de l'absurdité de la guerre en préparation préfigurée par les rivalités entre impérialismes. Le livre se transforme en un plaidoyer contre le nationalisme, le chauvinisme. Il dénonce la fausse opposition selon l'origine nationale, des populations qu'on mène à la guerre alors que leurs intérêts devraient les mener à refuser de s'affronter et se retourner contre leurs adversaires de classe capitalistes.

Pour le jeune homme imprégné de la conclusion du *Manifeste du Parti communiste* : « Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », ce roman qui venait donner de la chair à l'exhortation fut déterminant : un an plus tard, le lycéen devenu étudiant entamait un engagement syndical et politique demeuré ininterrompu depuis cinquante ans. ■

* C'est en 1937, juste après la publication de *L'Été 1914*, que Martin du Gard se voit attribuer le prix Nobel de littérature

LE VOYAGE EN ORIENT D'UN ISRAËLIEN DE NOTRE TEMPS

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Les écrivains, comme d'ailleurs les peintres, commencent à éprouver la nécessité de voyager en Orient à partir du XIXe siècle. Chateaubriand, Lamartine, Gérard de Nerval, Gustave Flaubert, Théophile Gautier sont quelques-uns des auteurs les plus célèbres qui ont entrepris de traverser la Méditerranée et de découvrir cet autre monde, si proche et si lointain de nos valeurs et de nos croyances. Eugène Delacroix, qui a laissé un récit de son séjour au Maroc, a écrit que l'Orient était l'Antiquité de son époque, une antiquité vivante. Pour des raisons qui demeurent inconnues, cet engouement littéraire est essentiellement français. Seul le Ligure Edmondo De Amicis publia en 1878 un long et beau récit de son séjour à Istanbul. Des auteurs comme Pierre Loti et son émule, Claude Farrère, officier de marine comme lui, bouclent la boucle de cette fascination puissante. Même avec l'idée de la modernité en art, l'Orient ne meurt pas et des artistes comme Émile Bernard, Henri Matisse, August Macke, Franz Marc, Paul Klee en sont profondément imprégnés.

Aujourd'hui, parler de « voyage en Orient » frôle l'absurdité. La Grande Guerre a détruit l'Empire ottoman ; la colonisation française, anglaise, italienne a fait son œuvre. Des pays sont nés quand les puissances européennes ont dû passer la main. Et puis est né Israël, regardé comme une sorte d'enclave occidentale dans le monde arabe. C'est une vision schématique qui a fini par devenir presque vraie à cause des conflits idéologiques nés avec la guerre froide. Et ces conflits nous ont poursuivis jusqu'à aujourd'hui. Dans ce beau livre*, Benny Ziffer, un Israélien dont la mère était turque et le père originaire de Vienne relate au début un rêve étrange où il avait vu ses parents morts lui demander d'écrire le récit de leurs voyages.

Et il décide de leur offrir ce plaisir posthume. La première étape de son pèlerinage est Le Caire. Ziffer connaissait bien cette ville. Il y est retourné avec plaisir. Ce n'est pas la ville des touristes qu'il nous fait visiter mais celle d'une Égypte qui se métamorphose, pour le bien et pour le mal. En se plongeant dans la vie quotidienne des Cairotes, il nous fait éprouver ce qui a bougé et ce qui est en train de bouger dans cette société, dans les mentalités. Et, bien sûr, en tant que Juif, et plus encore en tant qu'Israélien, les choses lui apparaissent comme à travers un prisme très particulier. Ce qui m'a frappé le plus dans ces pages, c'est le désir de l'auteur de ne pas faire un reportage mais de rapporter ce qu'il a vu et entendu et qui peut être révélateur d'une ancienne manière d'être et de penser ou d'une nouvelle sensibilité. Petit à petit, dans le grouillement des rues, par la découverte de réalités insoupçonnées, en visitant la nouvelle bibliothèque de la synagogue dont la restauration a été financée par des Canadiens, en allant s'asseoir dans les vieux cafés historiques ou dans les petits établissements plus ou moins improvisés où vont les jeunes gens, en fouillant dans les caisses de livres du marché, en parlant avec des amis lettrés, en allant voir des films à la cinémathèque, en se replongeant dans l'histoire antique, l'auteur nous dévoile une réalité labyrinthique, loin des idées toutes faites qu'on aime à nous présenter comme étant le yin et le yang des conflits du présent. Les musulmans, les juifs, les chrétiens, les conservateurs, les modernistes, les pauvres ignorants et les intellectuels au fait des choses, tout est brassé ici comme dans un centrifugeur gigantesque. La culture d'un monde – ici ce monde est Le Caire devenu une métaphore – est en réalité faite des multitudes de cultures qui se croisent, s'échan-

gent, se confondent ou s'opposent. Benny Ziffer accomplit un miracle : nous faire voyager dans la banalité du monde, laquelle se révèle d'une richesse absolument inouïe. À chaque coin de rue, une surprise nous attend, une révélation nous est dévoilée, une autre façon de voir l'univers se présente tout d'un coup. C'est un périple où l'émotion se mêle aux souvenirs de lecture, où le réel frappe de plein fouet la culture, non pour la fustiger ou la critiquer, mais pour l'enrichir, où l'histoire, plus ou moins faussée, ne donne plus de réponses, mais pose des questions.

À mesure que le lecteur progresse dans les rues populeuses de la capitale égyptienne, il change autant, en même temps, qu'il change aussi en profondeur car son esprit est confronté à des dimensions qu'il n'avait pas imaginées. Entre nous, les Levantins, nous montre que tous ces peuples de l'autre côté de la Méditerranée ont un bagage commun dans les coutumes, les rites, les manières d'être, quelles que soient leurs différences notables. Ce n'est pas le livre d'une réconciliation hypothétique, mais l'ébauche d'une démarche originale : elle va au-delà des distinctions majeures, des trop grandes évidences, pour pénétrer dans ces mille microcosmes de la vie qui sont nés au sein d'une mégapole qui est à la mesure de ce dont le siècle a accouché.

Le voyage se termine à Istanbul et là, nous allons de surprise en surprise, dans l'ancienne capitale des Osmanlis. Dans ses promenades, la nostalgie de Ziffer est désormais plus forte, car il est parti avec une curiosité infinie et un talent surprenant à la recherche de ses sources familiales. Mais la quête de l'inconnu qui réside au coin de la rue nous apporte de nouvelles joies. ■



* Benny Ziffer, *Entre nous, les Levantins, Carnets de voyage*, traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche, Actes Sud, 2014, 384 p., 23,50 €.



ENTRETIEN AVEC AMOS GITAI



Ana arabia est une fiction tournée en un seul plan-séquence. Ses personnages s'inspirent, pour certains d'entre eux, de ceux qu'on voyait dans la trilogie documentaire Wadi*. Le récit se déroule dans une enclave située à Jaffa. Une jeune journaliste vient y recueillir des témoignages sur une femme musulmane née à Auschwitz.

PNM : Quand on pénètre dans votre film Ana arabia et qu'on a vu Wadi, on a le sentiment de pénétrer dans un univers familier avec des personnages qu'on connaît déjà !

Amos Gitai : Effectivement c'est une sorte de dialogue entre deux films qui sont complémentaires. Ana arabia n'est pas située dans la même zone géographique que Wadi mais il fait référence aux mêmes personnages que Wadi. J'ai voulu garder une sorte de regard citoyen avec une forme appropriée et Ana arabia, dans ce sens, est en dialogue avec Wadi.

PNM : On passe de Haïfa à Jaffa ? Quelles différences ?

Amos Gitai : Haïfa est au Nord et à 100 km, au Sud, c'est Jaffa. C'est plutôt le lieu que les villes qui m'intéresse, c'est à dire ce bidonville.

PNM : C'est presque miraculeux d'avoir trouvé cette enclave préservée comme dans Wadi.

Amos Gitai : Tout à fait, Wadi à Haïfa a été écrasé par des séries d'autoroutes ; j'imagine que l'enclave de Jaffa va être vendue comme un morceau de terre précieuse pour y construire des buildings pour la haute bourgeoisie. Le cinéma fabrique là une autre démarche qui est de conserver la mémoire.

PNM : Yaël, la journaliste est très étonnée par ce qu'elle voit et en même temps très émue. Il fallait un personnage extérieur pour révéler ce microcosme pluriel ?

Amos Gitai : Yaël doit être habillée comme une jeune femme de sa génération et de Tel-Aviv. A priori, elle arrive dans le lieu pas du tout intéressée par ce qu'elle va découvrir et petit à petit, elle va rentrer dedans, toujours en gardant une distance nécessaire. Il nous faut cette sorte de distance, si vous voulez, brechtienne pour qu'on puisse comprendre quelque chose. Elle ne doit pas être « mêlée » au melting-pot. C'est une étrangère, sa visite va être courte, elle va découvrir une série de choses qui sont assez exceptionnelles.

PNM : Pouvez-vous me parler de cette alchimie du cinéma qui consiste à métamorphoser un personnage de documentaire en personnage de fiction ?

Amos Gitai : C'est justement une alchimie alors je ne veux pas y revenir. Je travaille de façon organique, d'abord j'écris un traitement, puis un scénario avec Marie-José Sanselme. Après je travaille sur l'adaptation, la recherche de lieux, – le décor est toujours très important dans mes films – et le casting. Ensuite, il y a une nouvelle réadaptation, un regroupement des personnages et après il y a le tournage. Dans ce film le montage remet en question le tournage, etc. C'est dans cette façon un peu talmudiste que s'opère une procédure de réinterprétation. Il ne faut pas hésiter. Parfois, il faut passer par l'expérience pour savoir que ça ne marche pas.

PNM : C'est aussi le mystère de la création. Dans Ana arabia vous réalisez une œuvre très construite et vous faites jaillir de la vie alors que vous avez tourné avec un parti pris formel très contraignant, celui d'un seul plan-séquence de la durée du film. L'idée du plan-séquence vous est venue avec l'idée d'unir les personnages dans un même espace, soit unir Israël et la Palestine ?

Amos Gitai : Oui, c'est aussi l'aspect politique. Je fais des films, au départ et d'abord en tant que citoyen. Et j'ai décidé qu'en tant que citoyen, je veux parler de coexistence. L'idée de la coexistence est ici le geste initial.

PNM : Dans Wadi comme dans Ana arabia, il y a coexistence entre des Palestiniens chassés en 1948 et des Juifs arrivés à ce moment-là. Ils continuent à vivre ensemble, même si le personnage de Miriam connaît l'échec car son mari la battait.

Amos Gitai : Oui, et il y a un échec aussi pour Sarah. Il ne faut pas faire d'angélisme. Wadi est un film construit sur une série d'oppressions : les Israéliens envers les Palestiniens, mais aussi les hommes envers les femmes, l'homme palestinien envers la femme juive. Si l'on nie l'oppression que les uns exercent envers les autres, on fait de l'ethnocentrisme hermétique et la Paix, qui est un grand mot, s'éloigne. Les Israéliens n'ont pas raison dans la manière dont ils traitent les Palestiniens et l'homme palestinien n'a pas raison de battre sa femme juive. On ne va pas l'excuser par ce qu'il souffre lui aussi de l'oppression.

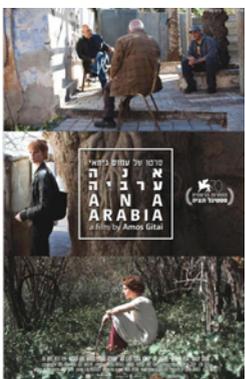
PNM : Existe-t-il encore beaucoup d'enclaves comme celle que l'on voit dans Ana arabia et dans Wadi où Juifs et Arabes vivent encore ensemble ?

Amos Gitai : Non. C'est exceptionnel et ça ne paraît pas normal ! Mais qui décide de ce qui est normal et pas normal ? Ce sont là des gens qui veulent vivre ensemble. Même s'ils ne sont pas d'accord entre eux, ils ne s'entretuent pas, même s'ils ne sont pas parfaits, ils trouvent un modus vivendi. Ce sont les autres qui ne sont pas normaux. ■

Propos recueillis par
Laura Laufer
22 avril 2014

* La trilogie : Wadi (1981) - Wadi, dix ans après (1991) - Wadi grand canyon (2001)

En 1981, puis en 1991, Amos Gitai a filmé des habitants de Wadi Rushmia. Dans cette enclave, à l'est de Haïfa, vivent, dans une coexistence fragile, des immigrants juifs d'Europe de l'Est rescapés des camps, mais aussi des Arabes expulsés de chez eux. Yussuf et Isha, Iso et Salo, Miriam et Iskander, une famille arabe, une famille juive et un couple mixte, vivent ensemble dans ce lieu isolé et perdu. Wadi montre leurs relations complexes et fait de cette vallée le symbole d'une possibilité de coexistence. En 2001, Amos Gitai retourne à Wadi détruit. Il retrouve le vieux Yussuf et Miriam devenue veuve qui lui confie que son mari la battait.



ANA ARABIA d'AMOS GITAI AVEC YUVAL SCHARF, YUSSUF ABU-WARDA, SARAH ADLER, ASSI LEVY

Entre Jaffa et Bat Yam, une enclave dans la banlieue sud de Tel-Aviv. Amos Gitai nous entraîne à suivre les pas de Yaël, jeune journaliste qui enquête sur la vie de Hannah Klibanov, devenue Siam Hassan. Ana arabia (Moi l'Arabe) s'inspire de l'histoire vraie d'une rescapée de la déportation convertie à l'Islam, mariée à un Arabe de Oum El-Fahem (Israël) et qui a caché pendant plus de 50 ans à sa famille musulmane sa naissance dans le camp de concentration d'Auschwitz. On retrouve aussi dans ce film des personnages inspirés de ceux de la trilogie documentaire Wadi tournée par Amos Gitai dans un lieu semblable, une enclave où une communauté de Juifs et d'Arabes a longtemps vécu en paix.

Aucune coupure ni fragmentation pour Ana arabia tourné en un seul plan-séquence d'une heure vingt-quatre minutes. L'écriture de ce film sobre et lumineux prend du sens avec cette volonté de ne pas séparer, mais d'unir dans un même espace, les personnages, leurs histoires et l'Histoire, leurs bonheurs et leurs douleurs, en un mot, la vie. Dans les venelles de cette enclave où le temps semble suspendu, alors que tout y est précaire, s'incarne la complexité des destins. Théâtre à ciel ouvert : les hommes conversent, assis dans un patio, boivent du thé évoquant l'exil, l'expulsion, le temps où tous vivaient en paix et le fracas du monde. Ce film nous parle aussi de l'amour. Celui d'Ana qui aime Youssuf l'Arabe, malgré le mépris, la discrimination, l'humiliation. Celui de Sarah, qui dit avoir traversé l'enfer, et répète sans fin les gestes du travail ménager : plier le linge, éplucher les légumes, trier des graines. Celui de Miriam pour « la terre bien aimée qui partout refléurait au printemps. Partout et éternellement l'horizon sera bleu*... ».

Amos Gitai a choisi deux types de musiques pour créer la scansion du film. Une musique traditionnelle azérie – il me semble – et celle du Titan de Gustav Mahler. Ce troisième mouvement de la première symphonie du compositeur qu'on trouve dans plusieurs films d'Amos Gitai, accompagne un final cinématographique dont l'amplitude et l'envol font toucher au ciel et élèvent au sublime. Miracle d'émotion intense, ce film compose un superbe chant de la terre. ■

* Gustav Mahler, *Das Lied von der Erde* (Le Chant de la terre) *Der Abschied* (L'Adieu) : « Die Liebe Erde allüberall blüht auf im Lenz und grünt aufs neu ! Allüberall und ewig blauen licht die Fernen ! »

À VOIR !

Yiddish, yiddish ! OU LA TRANSMISSION D'UNE ABSENCE

Le documentaire *Métamorphose d'une mélodie* de Claire Judrin et Fabrice Vacher est toujours visible les dimanche matin de juin à 11h30 (film 10' après) au **Cinéma Le Balzac**, 1 rue Balzac, Paris 8^e.



CHRONIQUE DE
SIMONE
ENDEVELT

théâtre

DU GRAND THÉÂTRE ET DES COMÉDIENS EXCEPTIONNELS

Lev Dodine est revenu avec les *Trois sœurs* de Tchekhov et *Gaudeamus* d'après le roman *Bataillon de construction* de Sergueï Kaledine

Lev Dodine qui dirige le Maly Drama Théâtre* à Saint-Petersbourg depuis 1983 est revenu avec trois spectacles** à la Maison de la Culture de Bobigny (MC93) pour notre plus grand plaisir.

Gaudeamus a été présenté à la MC93 pour la première fois en 1992. La pièce avait alors reçu le prix du meilleur spectacle étranger du syndicat de la critique et révélé Lev Dodine dans le monde entier. Aujourd'hui c'est avec de nouveaux jeunes comédiens qu'il recrée la pièce. Car il faut beaucoup d'endurance et de dépense de soi pour jouer avec tant de fougue et d'énergie, le corps toujours en action. Ces artistes se sont penchés sur le service obligatoire des conscrits étudiants, et la vie de caserne en URSS qu'eux-mêmes n'ont pas connue. Mais ce sont les dérives de toute armée qu'ils nous donnent à voir magnifiquement, avec brio et burlesque : la violence, le meurtre, les prostituées, le sexe et l'amour, le racisme, les beuveries, la discipline absurde. Tout défile sans temps mort en 15 tableaux au rythme hallucinant, et l'on assiste à des moments truculents comme ces corps qui ne parviennent pas à se discipliner, ces scènes sur un piano dans les airs, celle d'un amour désopilant, et celle des juifs et des arabes.

La scénographie d'Alexei Porai-Koshits est intéressante : un vaste plateau blanc de neige, serti de petites trappes par lesquels apparaissent et disparaissent acrobatiquement les comédiens. Et à la fin une note d'espoir avec ces ballons de toutes les couleurs et les troupes jouant de multiples instruments. Car dans cette armée de l'Union Soviétique, l'éducation musicale et la Culture étaient malgré tout présentes. Le dernier quart d'heure est peut-être de trop, on a l'impression que les comédiens veulent nous montrer tout ce qu'ils savent faire, mais on leur pardonne tellement ils sont talentueux et virtuoses, et tant la mise en scène est excellente, jusqu'à chorégraphier les gestes et les postures avec une finesse inouïe, et relier l'individuel au collectif, parfois tel un tableau vivant.

Les comédiens russes sont formés depuis toujours dans des écoles d'art des plus renommées, à l'aune de Stanislavski et de Meyerhold, dans lesquelles ils doivent faire plus que leurs gammes en chant, musique, danse, acrobatie... et ça se voit. Ce que leurs visages et leurs corps peuvent exprimer d'émotions et de transcendance de la nature humaine est inégalable. Sans compter des voix chantées magnifiques.

Les Trois sœurs, un bijou

Le metteur en scène Lev Dodine a choisi de porter à la scène la pièce de Tchekhov dans une facture classique, costumes d'époque, grande demeure provinciale en bois, jeu en phase avec une certaine austérité. La scénographie d'Alexander Borovski est magnifique. La scène est entièrement occupée par cette datcha qui avance au fur et à mesure du temps qui s'écoule et de l'inexorable. Une lumière digne de la meilleure photographie ou du cinéma perce, tel un ciselage, les petites ouvertures de cette grande pièce en arrière-plan où l'on s'apprête pour la fête d'Irina. Le débit ralenti de la parole est à l'image de l'ennui ponctué par les seules visites d'officiers, venus de la garnison voisine, pris dans les tourments de la famille Prozorov nostalgique de Moscou. Ce jeu dépouillé, d'une extrême économie, et en même temps très expressif (seuls les sentiments juste en tension sur les visages se lisent) rend d'autant plus prégnant l'intensité sous-jacente révélée par le cri déchirant de Macha qui voit partir celui qui aurait pu être l'amour de sa vie. La toupie est aussi une trouvaille de mise en scène. Lev Dodine, avec sa mise en scène d'une technicité rare, montre remarquablement le désespoir de nos vies, celle des trois sœurs Macha, Irina et Olga et du frère Andreï dans cet écart entre la réalité et le désir, les aspirations avortées. Les acteurs campent admirablement bien cette dignité dans ce tragique.

Les Trois sœurs sont une reprise. Le spectacle a obtenu plusieurs prix.

Lors du Festival Standard Idéal, Lev Dodine reviendra à Paris du 7 au 18 avril 2015, au Monfort avec sa nouvelle création la Cerisaie de Tchekov, et entre Mars et Avril, au TGP de Saint Denis avec *Gaudeamus*. La MC93 qui se refait une beauté, restera productrice des spectacles qui, cette fois, se joueront hors les murs. ■

* L'un des rares théâtres ayant le label « Théâtre de l'Europe »

** Une nouvelle création : Cabale et Amour d'après Friedrich Von Schiller

Gaudeamus © Viktor Vassiliev



Les trois sœurs © Viktor Vassiliev



Lev Dodine © Viktor Vassiliev

DOMINIQUE PITOISET NOUS DONNE À VOIR UN REMARQUABLE CYRANO DE BERGERAC QUI DÉCHAÎNE L'OVATION DU PUBLIC.

Philippe Torreton s'empare du rôle principal avec brio et panache.

Metteur en scène à l'imagination débridée, Dominique Pitoiset installe son *Cyrano de Bergerac* dans un hôpital psychiatrique, d'abord dos au public assis dans un fauteuil, la tête dans un bandage. Une salle blanche où tous les malades, et l'infirmière, Roxane, en habits actuels, sont là. Ils commencent à jouer la pièce, ils sont les personnages de Rostand. Car pour D. Pitoiset, *Cyrano* est une sorte d'*Alceste*, d'*illuminé* ; un être atteint de disgrâce, de différence. Il y a même un jukebox qui distille des tubes connus, en phase avec la pièce, et des trouvailles humoristiques comme l'accrochage des lettres avec des pinces à linge sur l'éten-dage d'un fil. La déclaration d'amour de Christian pour Roxane se fait via Skype, sous le regard compatissant et soucieux de revanche de *Cyrano* qui dicte les mots à dire. La scène des « non merci » qui allonge la diction pour mieux les faire ressortir est superbe. *Cyrano* à la fin retrouve son panache et même image qu'au début mais tourné vers le public cette fois en habit de l'époque. Le jeu d'acteur et la mise en scène nous rendent le texte très proche de nous, de manière très éclairante. ■

Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 28 juin



© Brigitte Enguérand

DEUX PIÈCES DU CÔTÉ DU PEUPLE



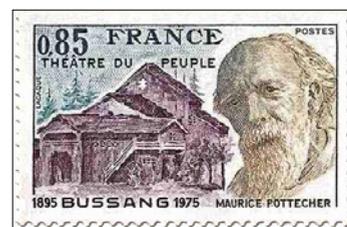
© Willi Filz

« À l'affiche: *Kohlhaas* »* - Un spectacle hors norme qui déchire

La pièce est librement adaptée du roman de Heinrich von Kleist, *Michael Kohlhaas, le marchand de chevaux*. Une troupe ambulante raconte cette histoire. Il est question d'injustice, de pouvoir arbitraire, de soulèvement, de révolte, de bains de sang, de combat justicier, d'héroïsme. Ce théâtre de foire fait écho à Dario Fo et est en phase avec les questions abruptes de notre monde contemporain. La mise en scène de Clauso Verkamp est déjantée, interactive avec le public qui est amené à lancer des balles pour dégommer les dictateurs. Incroyablement talentueux, les comédiens-chanteurs-mucisiens-saltimbanques-jongleurs-acrobates-bonimenteurs-marionnettistes nous emmènent sous les roulements de tambours là où l'on ne s'y attend pas. L'hymne final est un hommage au peuple, une incitation à la révolte contre les injustices et l'arbitraire.

Un théâtre belge très intéressant que nous n'avons pas l'habitude de voir. Les spectateurs en ressortent surpris, revigorés et ravis. ■

*vu au Tarmac/ du 5 au 27 juillet à 18h Festival off Avignon, l'Entrepôt 1^{er} Bd Champfleury 84000 Avignon



« Et si nos pas nous portent... »** - Un très joli spectacle empli de poésie

Vincent Goethals a mis en scène sous forme de cabaret poétique ce très beau texte et ces chansons de Stanislas Cotton « Et si nos pas nous portent... ». Deux femmes, deux hommes, deux blancs, deux noirs, nous disent si joliment « des bouts de vies ponctués de chansons ».

Et c'est le Tarmac qui l'a découvert et le Théâtre du peuple** qui l'a créé. Ce dernier, haut lieu du théâtre populaire, classé monument historique depuis 1976, est mondialement connu et a pour devise humaniste : « Pour l'Art, pour l'Humanité ». Fondé en 1895 par Maurice Pottecher, qui fut entre autres auteur dramatique, il a la particularité de s'ouvrir à l'arrière sur la forêt vosgienne et rassemble chaque été 30 000 spectateurs.

Vous pourrez y faire un détour au gré de vos pérégrinations estivales, là où le bon air des Vosges se mêle au parfum de ce théâtre en bois, à la fête, à la convivialité et au rassemblement de tous les habitants de la région autour d'un projet artistique. Vous sentirez une humanité retrouvée et aurez accès au jardin du théâtre. ■

** 40 rue du Théâtre du Peuple - Maurice Pottecher 88540 Bussang (Vosges) 03 29 61 62 47

UN PÈLERINAGE POSITIF

Le quotidien *La Croix* s'interroge : « *A quoi peut servir une prière commune de Shimon Pérès et Mahmoud Abbas ?* » Nous nous posons nous-mêmes la question. La réponse reste à venir.

Certes, après ceux de ses prédécesseurs, le voyage du pape en Terre sainte est pétri des meilleures intentions. En ce sens, il ne peut que servir la cause du peuple palestinien et aider le mouvement pacifiste en Israël où la volonté de vivre ensemble est en recul. Mais le souverain pontife a lui-même précisé les limites de son invitation au Vatican, lors de son retour, en déclarant que son geste « *n'avait pas pour but de faire une médiation. C'est une prière sans discussions. Ensuite, chacun rentre chez soi* ». Néanmoins son autorité morale acquise traduit les aspirations à voir la fin d'un interminable et douloureux conflit. En ce sens, le facteur religieux n'est pas à négliger quand Netanyahu s'obstine à bloquer le processus de négociation. Et le terme de processus convient-il encore quand à chaque espoir d'avancée surviennent de nouvelles colonisations, des entraves à l'approvisionnement en eau*, quand de nouveaux murs s'ajoutent aux anciens, quand on saccage des champs d'oliviers sans parler des milliers de Palestiniens maintenus en prison ?

La visite de François s'est déroulée selon les rites traditionnels. Retenons qu'avant d'entrer à Bethléem, il a fait arrêter le convoi pour prier, en apposant son front sur le mur séparant Israël de la Cisjordanie. Un symbole, écrit l'hebdomadaire *La Vie*, qui « *fait écho à la prière sur le Mur des Lamentations* ». Ajoutons, pour notre part, qu'il fait écho aux souffrances des juifs dont témoigne le Mémorial *Yad Vashem*. Si le Saint Père, comme le note un commentateur, fait de la politique en religieux, le gouvernement israélien fait du religieux en politicien par son insistance à prôner un État juif. Une telle ambition nourrit, féconde l'intégrisme. Comment comprendre autrement les actes de vandalisme antichrétien commis au Mont Sion, les graffiti, profanations d'édifices religieux, la lettre de menace signée d'un rabbin à l'évêque de Nazareth, les locaux de l'épiscopat tagués d'appels à « *la mort des arabes, des chrétiens et de tous ceux qui haïssent Israël* », l'insulte sur les murs d'une paroisse : « *Jésus est une ordure* », le feu mis à l'une des plus importantes églises de Jérusalem pendant le séjour du pape** ?

Quand celui-ci proclame que « *le moment est arrivé pour la reconnaissance, de la part de tous, du droit à deux États à exister et à jouir de la paix et de la sécurité dans des frontières internationalement reconnues* », quand il ajoute « *Que cela devienne une réalité, pas un rêve !* », on peut se demander ce que fait la diplomatie française, si prompte à s'impliquer dans d'hasardeuses aventures alors que des hommes, des femmes, des enfants connaissent les affres de l'occupation depuis plus d'un demi-siècle ?

La tuerie de Bruxelles, après celles de Toulouse et du quartier du Marais à Paris est effroyable. La lutte contre l'antisémitisme doit se poursuivre implacablement mais n'omettons pas, nous juifs et juives qui avons subi tant d'humiliations, de persécutions, d'exterminations, d'œuvrer à extirper les germes pouvant nourrir l'antisémitisme : la misère dans le monde, la tyrannie des marchés financiers, le joug impérialiste sur l'existence des nations et, sur le plan idéologique, la xénophobie, le racisme, l'obscurantisme fondamentaliste. ■ HL 29 mai 2014.

* La population de Jérusalem-Est a été privée d'eau potable pendant trois mois, selon l'agence Reuters.

** La liste des exactions énumérées ici est extraite de *La Vie* (22 mai) et de *La Croix* (24 et 28 mai).



PAS DE MUSÉLIÈRE POUR PASCAL BONIFACE !

Le directeur de l'IRIS ne manque pas de mordant. Déjà en 2003, son livre *Est-il permis de critiquer Israël ?* avait déclenché un véritable tollé médiatique. Pourtant Pascal Boniface ne demande pas au lecteur de partager ses analyses. À la limite, cela le décevrait. Il demande le droit à la parole. Ce droit qu'il défendra en 2010 pour Charles Enderlin. En 2011, il se fait de nouveaux ennemis avec *Les intellectuels faussaires – Le triomphe médiatique des experts en mensonge*. Il dénonce au passage une conspiration du silence : comment mieux enterrer un livre qu'en n'en parlant pas ? Il vient de récidiver avec *La France malade du conflit israélo-palestinien*. Le lecteur y trouvera une mise en garde à prendre tout à fait au sérieux : « *Intellectuels et responsables communautaires (...) sont en train de faire de la politique israélienne une ligne de clivage entre juifs et non-juifs. Et c'est pour cela que j'ai voulu écrire ce livre.* » Nouvel assaut auquel a cette fois riposté une pétition en ligne. Ajoutons que le clivage opère aussi entre juifs... ■ NM

La France malade du conflit israélo-palestinien, Éd. Salvator, 2014, 225 p., 19,50 €

Est-il permis de critiquer Israël ?, Éd. Robert Laffont, 2003, 240 p., 19 €

Les intellectuels faussaires, Éd. Stock, Pocket, 2011, 229 p., 7,30 €



POINT DE VUE

La rubrique « Point de vue » offre aux lecteurs de la *PNM* une libre expression de diverses sensibilités. Ces textes, personnels, ne sauraient engager que leurs auteurs.

UN POINT DE VUE JUIF SUR LE CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN

par ALBERT SZMULEWICZ

Le conflit israélo-palestinien concerne tous les juifs car les dirigeants israéliens prétendent agir au nom et dans l'intérêt des juifs du monde entier en leur offrant, notamment, de les accueillir.

Le droit à l'existence d'Israël est incontestable. Sur le plan juridique, il est établi par la résolution des Nations Unies portant création d'un État juif et d'un État arabe. Au-delà, l'existence d'Israël est l'aboutissement d'un processus. Au XIX^e siècle, l'affirmation des États-nations butait sur le « cas juif », privé de tout territoire propre. L'identité nationale propre aux juifs était discutable. L'existence d'une religion commune et de persécutions liées à celle-ci créait des liens identitaires. Mais il y avait juxtaposition de deux ensembles distincts : ashkénaze et sépharade. Cependant, l'aspect discutable des fondements objectifs de la montée d'un courant sioniste nationaliste parmi les juifs dans la seconde moitié du XIX^e siècle ne lui est pas propre. Toutes les identités nationales se créent sur la base d'un mythe. La question s'est transformée à la suite du génocide de la Seconde Guerre mondiale. Deux voies totalement différentes s'offraient aux survivants.

Certains pouvaient vouloir s'intégrer à des nations européennes dont ils étaient issus, désormais relativement vaccinées contre les méfaits de l'antisémitisme. D'autres, considérant impossible de revenir vivre dans les lieux où ils avaient été persécutés, parmi des populations qui avaient été, en grande partie, complices du massacre des juifs, ont décidé de participer à la création d'un nouvel État. Parmi les nations de l'aire arabo-musulmane, cette création fut fortement contestée. Il s'ensuivit, immédiatement après la création d'Israël, le conflit que nous connaissons encore aujourd'hui et dont une étape majeure fut la guerre des Six jours. Celle-ci a vu, en 1967, Israël affronter des pays arabes et s'est traduite, entre autres, par l'occupation militaire israélienne et l'implantation de colonies israéliennes en nombre toujours grandissant, en Cisjordanie.

Des négociations israélo-palestiniennes viennent encore d'échouer. Du côté US, on l'affirme : la responsabilité principale de l'échec se situe du côté israélien, pour de multiples raisons politiques. Cette politique doit être condamnée. Elle peut l'être d'un point de vue juif comme l'a fait, à titre d'exemple, Colette Avital dont la *PNM* s'est fait l'écho*. Sans

doute la défense des droits des palestiniens, peut-elle être portée par des valeurs universelles et il serait facile de montrer qu'on en trouve les prémisses dans les valeurs juives dès lors qu'on les débarrasse de leur gangue religieuse et réactionnaire. Mais, les gouvernements israéliens successifs, et surtout l'actuel, ont toujours présenté leur politique comme un moyen de préserver l'existence en paix d'une vie juive par le moyen de la préservation du caractère juif d'Israël au point d'en faire, désormais, un préalable à toute négociation. Il est donc crucial de montrer l'incompatibilité entre cette politique et ce qu'elle prétend défendre : les valeurs juives.

Toutefois, adopter un point de vue juif laïque et progressiste ne doit pas consister à assurer une défense inconditionnelle du comportement palestinien. Pas plus que n'est fondé un plaidoyer aveugle de la politique israélienne à l'égard des Palestiniens, on ne peut envisager une défense des droits des Palestiniens qui ferait silence sur ce qui heurte. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'on fait renaître et circuler, parmi les Palestiniens, l'odieuse calomnie dite du *Protocole des Sages de Sion* ou lorsque, voulant manifester leur solidarité avec les

Palestiniens, des dirigeants iraniens contestent l'existence du génocide des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, ces manifestations d'antisémitisme doivent être condamnées avec la plus grande netteté et fermeté.

Depuis 1949, Israël n'est pas physiquement menacé. Mais la volonté peut exister de remplacer Israël par un État binational, peut-être laïc, où les juifs seraient minoritaires. Ce rêve est totalement irréaliste. En supposant sa réalisation, l'évolution la plus probable serait la domination de l'une des deux nations sur l'autre dont le refus dégénérerait en guerre civile. La seule solution qui assure la pérennité et la sécurité d'Israël passe par la fin de l'occupation militaire et le retrait des implantations israéliennes en Cisjordanie, la reconnaissance mutuelle des deux États d'Israël et de Palestine, ainsi que la reconnaissance du préjudice subi par les Palestiniens du fait de la création d'Israël et l'acceptation d'un règlement faisant de Jérusalem la capitale des deux États.

Il faut donc affirmer, clairement, que l'intérêt et l'avenir en sécurité des juifs, qu'ils soient en Israël ou dans le reste du monde, suppose qu'Israël accepte de reconnaître les droits des Palestiniens. ■ 14 mai 2014

* Voir *PNM* n° 316, page 3.